



**DOSSIERS :**

**LA GUERRE, YES SIR!**

PAGE B 3

**TABLEAUX VIVANTS**

PAGE B 4

**ÊTRE OU NE PAS ÊTRE UNE GUIDOUNE CULTURELLE...**

PAGE B 14

CINÉMA  
page B 5

THÉÂTRE  
page B 9

DISQUES  
page B 11

# Rabol!!!

PAUL CAUCHON  
LE DEVOIR

Les gars en ont jusque-là! Jusque-là de jouer des rôles de «losers» ou d'affreux dégueulasses dans les téléromans! Jusque-là d'enfiler en série la peau de minables sans ambition, sans envergure. Ça va durer encore longtemps? À qui la faute? Des comédiens font face aux caméras d'*Enjeux* et racontent leurs frustrations.

Ça commence par un cri du cœur de Luc Picard. «On est tannés de voir des images de gars faibles à la télévision à côté de femmes toutes puissantes. Ça ne représente pas la réalité.»

Luc Picard ne voulait pas accorder d'entrevue à la télévision ces temps-ci. Trop débordé. Mais quand il a su pour quel sujet le journaliste Pierre Dupont voulait le voir, il s'est précipité à Radio-Canada. Pour se vider le cœur.

Puis ça déboule. Tout le monde donne son opinion: Germain Houde, Michel Dumont, Jean Besré, Gilbert Sicotte, Raymond Cloutier, Gilles Pelletier, Emile Genest. Des auteurs comme Lise Payette, Fabienne Larouche, Victor-Lévy Beaulieu, Claude Meunier.

Un provocant reportage d'une heure, qui fera jaser dans les chaumières: l'homme dans le téléroman québécois est un faible, un mou, un perdant, un être torturé. Et les comédiens sont tannés d'interpréter de tels personnages.

C'est la thèse défendue par cette édition spéciale d'*Enjeux* présentée mercredi prochain à 21h sur les ondes de Radio-Canada.

**Méchante image!**

Les téléromans marquent l'imaginaire québécois depuis 40 ans et devant leur importance, autant en terme de cotes d'écoute qu'à cause de tout le système de mise en marché qui les entoure (journaux de vedettes, magazines populaires qui scrutent les détails des scénarios, passages des vedettes aux *talk-shows*), il demeure toujours étonnant qu'ils soient si peu étudiés.

*Enjeux* a donc voulu combler une lacune en abordant la question des téléromans selon un angle bien précis: l'image de l'homme. Avec force images d'archives, de *La Famille Plouffe* à *La Petite Vie* en passant par *Les Belles Histoires*, *L'Héritage* ou *Virginie*, *Enjeux* tente de comprendre pourquoi dans les téléromans québécois l'image de l'homme est si négative.

Des comédiens témoignent. «C'est toujours l'image du père manquant», remarque Michel Dumont à propos de son actuel personnage de *La Part des anges*. «Dans toute la dramaturgie québécoise, l'homme est souvent un homme torturé, qui prend un coup, qui perd, qui a de la misère à prendre les choses en main», renchérit Gilbert Sicotte.

«Ce ton, ce ton qu'on a toujours, soupire Raymond Cloutier. On a deux tons ici: l'apitoiement ou la colère. Ça se plaint ou c'est fâché!»

VOIR PAGE B 2: RABOL !!!

FESTIVAL DE FILMS

## cinemania

FESTIVAL DE FILMS EN FRANÇAIS  
SOUS-TITRÉS EN ANGLAIS

5-15 novembre 1998  
INFO-FESTIVAL: 514 878 0082  
www.generation.net/cinemania

Vendredi le 6 nov. à 19 h  
et samedi le 7 nov. à 21 h 15

**L'ÉCOLE DE LA CHAIR**  
un film de Benoît Jacquot

Samedi le 7 nov. à 19 h

**PAPARAZZI**  
un film de Alain Berberian

CATALOGUE DU FESTIVAL GRATUIT DISPONIBLE AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS, AUDITORIUM MAXWELL-CUMMINGS (1379, Sherbrooke Ouest)

PRIX: Étudiants/Âge d'or 5 \$  
→ Admission générale 7 \$ →  
Laissez-passer (4 films) 25 \$  
→ Billets disponibles à l'entrée.

## LES ARTS

## RALBOL!

*S'il fallait, bien sûr, donner la parole aux femmes il y a 20 ans, on trouve maintenant que la parole de l'homme demeure trop étouffée*

SUIITE DE LA PAGE B 1

Installé devant un magnétoscope, Jean-Pierre Desaulniers rigole. Professeur à l'UQAM au département des Communications, il est un des rares universitaires à donner un cours sur la télévision. Dans cette édition d'*Enjeux*, Desaulniers aborde particulièrement le cas de *La Petite Vie* où, selon lui, Popa représente «la quintessence de l'homme québécois, l'homme autoritaire, chialoux, mais hyper mou. Il est la synthèse de tous les défauts des gars.»

Alors on invite Claude Meunier à réfléchir et ses propos sont souvent fort intéressants. L'auteur de *La Petite Vie* explique que Popa est un méadaplé. «C'est un grand enfant dans son monde, qui peut exploser à n'importe quel moment, dit-il. Les hommes, quand ils ont de la peine ou qu'ils sont frustrés, ils se choquent.» Selon Meunier, Popa représenterait donc un constat d'échec: «Ça le fatigue d'élever ses enfants, c'est pour ça qu'il aime tant ses objets, ses outils.»

Claude Meunier soutient aussi que de façon générale «l'homme a plus de misère que la femme à vivre en famille et en couple. Il perd son identité un peu plus que la femme dans la vie de famille...»

C'est la faute à qui?

Victor-Lévy Beaulieu tente de comprendre. «Les sociologues nous disent que l'homme québécois en général est un peu torturé, il se sent menacé», dit-il. Il avoue ne pas apprécier plus qu'il ne faut les «hommes mous», mais il établit aussi un lien entre cette image de l'homme faible dans les téléromans québécois et les décideurs réels du Québec «qui ne décident rien», soutient-il.

Guy Fournier raffine l'analyse. L'homme a changé dans le téléroman, soutient-il; il est passé «d'un être passif dominé par sa femme à un homme torturé qui cherche sa place.»

Alors c'est la faute à qui? Dans la salle de cours de Desaulniers, à l'UQAM, des étudiants donnent leur opinion: «depuis *Lise Payette les hommes en arrachent au Québec, il ne savent plus comment agir et parler avec les femmes», de dire une étudiante.*

En fait, si tout le monde semble d'accord pour dire qu'il fallait donner la parole aux femmes depuis 20 ans, on semble maintenant trouver que la parole de l'homme demeure trop étouffée.

Il y a dans cette édition d'*Enjeux* beaucoup à boire et à manger, des intuitions fortes mais également des raccourcis trop rapides. La démonstration passe très vite sur le cas de *Lance et compte* par exemple, qui avait marqué un tournant en présentant pour la première fois un personnage de gagnant véritable. Ne sont pas étudiés non plus les téléromans de Pierre Gauvreau, pour ne nommer que lui. On mentionne très vite *Omerta*, où les hommes ne peuvent pas être qualifiés de perdants (mais peut-être que *Omerta* se situe dans un milieu trop exotique et trop codé, celui de la police et des agents doubles, pour servir d'exemple). Absence totale également des téléromans de TVA, quoique dans ce cas-là la démonstration n'aurait peut-être pas été si différente.

Mais à tenter d'analyser ce que les fictions québécoises nous proposent, on finit par réfléchir à ce qu'elles ne nous proposent pas.

Ainsi Michel Dumont aimerait que quelqu'un écrive un téléroman «sur la complexité de la vie à deux, où les deux sont égaux, avec des gens unis qui traversent des difficultés qui finissent par les unir encore plus.»

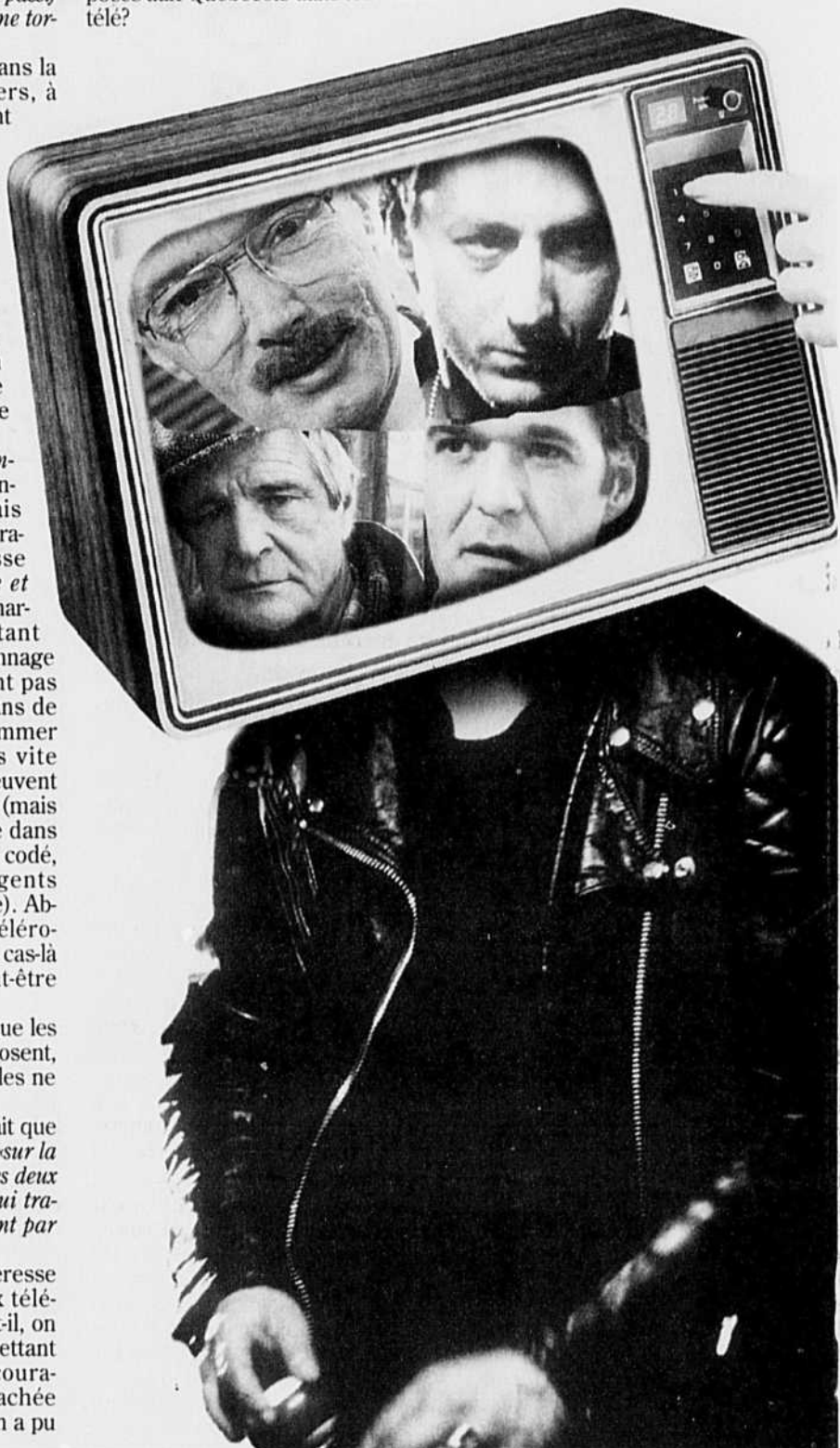
Raymond Cloutier, lui, s'intéresse aux archétypes proposés aux téléspectateurs. Pourquoi, soutient-il, on ne voit jamais de téléroman mettant en vedette un grand avocat courageux qui découvre la vérité cachée au nom de la justice, comme on a pu

le voir dans bon nombre de films américains?

On touche là au cœur de l'identité québécoise, peu sûre d'elle-même. Cloutier fait remarquer que si le cinéma américain est si populaire auprès des Québécois c'est peut-être justement parce qu'il propose des héros, des «hommes forts capables d'affronter la vie, de se prendre en main, de s'en sortir. Au Québec, s'il lui manque 20 \$ pour boucler son budget, un homme va se suicider!»

Qui sont exactement les héros proposés aux Québécois dans les fictions télé?

On retrouve cette réflexion en filigrane tout au long de l'émission. La fiction doit-elle tenter de traduire la réalité le plus justement possible (le Québec connaît un des plus hauts taux de suicide au monde, particulièrement chez les jeunes hommes) ou doit-elle, comme semble le proposer Luc Picard, présenter des mythes et des personnages plus grands que nature qui serviront de modèle?



## CLAUDE LÉVEILLÉE ...rêves inachevés

Une soirée rare, dans l'intimité d'un homme, ses fabulations et ses contrepoints, un enfant et... un petit raton-laveur qui a perdu ses lunettes... Une création mondiale pour cinq représentations seulement. 600 places disponibles... après... c'est fini...

Mardi 17 novembre, jeudi 19 novembre, vendredi 20 novembre, 20h00  
Samedi 21 novembre, 14h30 et 20h00

Studio-Théâtre Du Maurier Place des Arts  
Billets en vente à la FDA / 514 842-2112  
Réseau Admission / 514 790-1245  
Redevances et frais de services.

DU 5 AU 15 NOVEMBRE 1998

12<sup>e</sup> édition

## HANNA SCHYGULLA

*Quel que soit le songe*

JEUDI 12 NOVEMBRE ET  
VENDREDI 13 NOVEMBRE 1998 20h  
CÉGEP MAISONNEUVE  
2700, RUE BOURBONNIÈRE

BILLETTERIE ARTICULÉE (514) 844-2172  
300, BOUL. DE MAISONNEUVE EST INFORMATIONS ET BILLETS  
www.netmusik.com/coupdecœur

## RENAUD-BRAY

15<sup>99</sup>

Avec ses coups de cœur,  
Renaud-Bray vous propose  
des choix avisés.



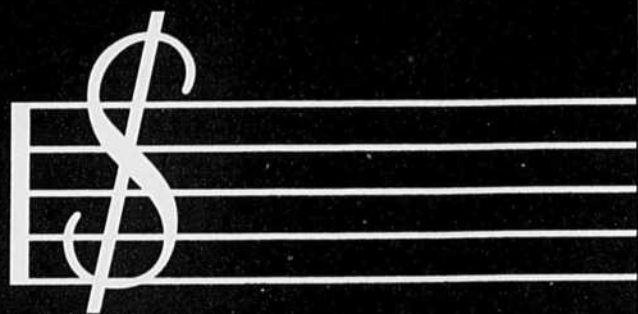
WARNER MUSIC

HANNA SCHYGULLA - CHANTE/SINGT

1376, rue Sainte-Catherine Ouest  
4301, rue Saint-Denis  
5117, avenue du Parc  
5252, chemin de la Côte-des-Neiges  
6925, boulevard Taschereau, Brossard

www.renaud-bray.com

sad@renaud-bray.com

OUVERT 7 JOURS  
JUSQU'À MINUIT

1 877 OSMI-AIDE



L'OSM  
ne peut jouer  
sans vous...

## Champigny

DU 5 AU 15 NOVEMBRE 1998



SARAVAH

PIERRE BAROUH - ITCHI GO ITCHI E

18<sup>99</sup> DISPONIBLE DÈS  
LE 3 NOVEMBRE

4380, RUE SAINT-DENIS

OUVERT 7 JOURS DE 9 h À 22 h  
STATIONNEMENT GRATUIT À L'ARRIÈRE  
CARREFOUR ANGRIGNON • CENTRE LAVAL

12<sup>e</sup> édition

## PIERRE BAROUH

SAMEDI 7 NOVEMBRE 1998  
LE ZEST 2100, RUE BENNETT

BILLETTERIE ARTICULÉE (514) 844-2172  
300, BOUL. DE MAISONNEUVE EST INFORMATIONS ET BILLETS  
www.netmusik.com/coupdecœur

## CLAUDE LÉVEILLÉE Chevalier sur les Plaines

Chevalier de la Légion d'honneur depuis un mois, il a fait ses premières armes il y a quarante ans. Prophète et poète en son pays, il est aussi légende en France. Claude Léveillé triomphe sur les Plaines d'Abraham au Festival d'été de Québec, accompagné par l'Orchestre symphonique de Trois-Rivières. En primeur !

CE SOIR  
19 h 30

CLAUDE LÉVEILLÉE ET  
L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE TROIS-RIVIÈRES

TV5

CHANGEZ DE MONDE

www.tv5.org

LES ARTS

DOSSIER

# Un musée de la guerre, maybe sir!

## Le projet d'un nouveau Musée canadien de la guerre vient d'être relancé

Le ministère du Patrimoine a offert un terrain de la capitale mais ne s'est pas encore engagé à financer le projet évalué à plus de 70 millions. Une bataille de gagnée. Mais le conflit s'annonce long, très long...

STÉPHANE BAILLARGEON  
LE DEVOIR

La guerre des chiffres a fait long feu. Mercredi dernier, le *Globe & Mail* annonçait en manchette l'intention d'Ottawa de fournir 70 millions pour la construction d'un nouveau Musée canadien de la guerre. Le jour même, Sheila Copps, ministre du Patrimoine canadien, et son collègue Arthur Eggleton, de la Défense nationale, faisaient exploser les folles espérances en dévoilant leurs véritables intentions: en fait, le fédéral ne promet aucune subvention au projet et se contente pour l'instant d'offrir au musée un terrain fédéral de huit hectares, en périphérie de la capitale. Le site jouxtant le Musée national de l'aviation est tout de même évalué à quatre millions.

Cet appui moral et foncier au lieu de mémoire, annoncé lors de l'inauguration d'une exposition d'art militaire au Parlement, a été manifesté à quelques jours du 80<sup>e</sup> anniversaire de l'Armistice du 11 novembre. Un espoir tout près du Jour du Souvenir.

Les muséologues militaires et les associations d'anciens combattants réclament la rénovation du Musée Canadien de la guerre (MCG) depuis des années. L'établissement organise ses expositions dans un ancien immeuble des Archives nationales, promenade Sussex à Ottawa, et entrepose un demi-million d'artefacts dans un hangar (la Maison Vimy), de l'avenue Champagne Nord.

La collection comprend des objets de la Nouvelle-France jusqu'à nos jours. De tout et en quantité: des uniformes, des insignes et des médailles (dont des Croix Victoria, les plus hautes récompenses militaires de l'Empire britannique), des véhicules en tous genres (des avions, un sous-marin de poche allemand, la Mercedes d'Hitler...), des armes et encore

des armes et puis environ 12 500 œuvres d'art produites pour la plupart par des artistes canadiens ayant accompagné les troupes au feu.

Pour l'instant, aucun de ces deux sites du MCG ne répond aux normes muséologiques de conservation et d'exposition.

### L'espace et l'argent

Les anciens combattants ont redoublé d'efforts critiques, plus tôt cette année, après le dévoilement d'un premier plan d'agrandissement de 12 millions de «leur» établissement, comprenant l'ajout d'une aile consacrée à la Shoah. Les anciens soldats jugeaient entre autres que cette annexe sur l'Holocauste allait gruger de l'espace déjà insuffisant et rappelaient que les Canadiens n'avaient libéré aucun camp d'extermination. La proposition a finalement été abandonnée à la suite d'audiences publiques organisées par un sous-comité du Sénat et d'une recommandation du comité consultatif du MCG (voir l'autre texte).

Barnett Danson, président de ce comité, appuie le nouveau projet ébauché mercredi dernier. «La nécessité de disposer d'un nouveau bâtiment est reconnue depuis longtemps», a alors affirmé M. Danson, lui-même ancien combattant et ex-ministre de la Défense. «L'assurance de la construction d'un nouvel édifice réunissant sous un même toit ce qui se trouve aujourd'hui [dispersé] est une excellente nouvelle.»

Le directeur du Musée de la guerre, Jack Granatstein, a également applaudi «la décision du gouvernement fédéral d'appuyer la construction» d'un nouveau musée. «Nous sommes extrêmement reconnaissants au gouvernement de faire en sorte que le patrimoine militaire de notre pays ne soit pas oublié, a-t-il déclaré. À la veille d'un nouveau millénaire, nous pouvons être assurés que le souvenir des deux millions de Canadiens qui ont servi pour la paix et la liberté sera transmis aux futures générations.»

Pourtant, n'y a-t-il pas loin de la coupe au lèvres? Les muséologues ne vendent-ils pas l'obus avant de l'avoir tiré?

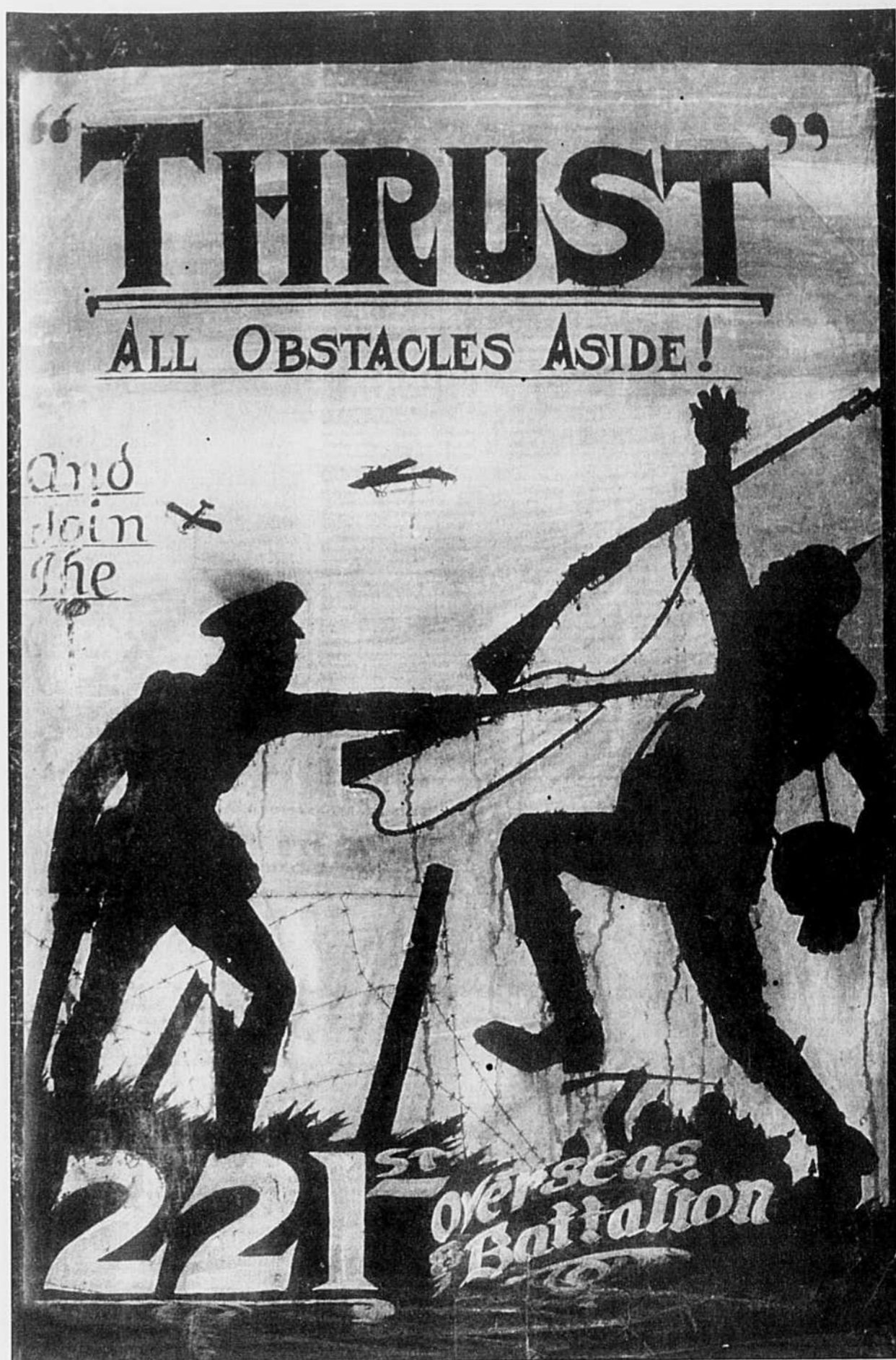
Le nouveau musée dont ils rêvent et dont ils ont effectivement besoin pour déployer leur collection devrait inclure environ 20 000 m<sup>2</sup> de salles d'exposition. C'est qu'il en faut de la place pour exposer un tank ou un biplan ou même un sous-marin diesel Oberon de 2000 tonnes, comme le souhaite le directeur Granatstein, qui évalue le coût total de l'équipement à environ 75 millions.

Or, pour l'instant, la campagne de financement du Musée de la guerre, baptisée «Passons le flambeau», a accumulé un peu plus de trois millions, notamment auprès des membres de la Légion canadienne. De son côté le Musée Canadien des civilisations, le musée national auquel est maintenant intégré le MCG, a promis de fournir environ sept millions au projet de construction. Même avec ces dix millions réels et virtuels, le musée est encore loin du compte.

«Nous sommes au tout début du processus et il n'y a rien de vraiment concret encore, commente alors Melanie Kwong, responsable des communications du Musée canadien de la guerre. Mais nous espérons que la levée de fonds va être encore plus profitable maintenant que le gouvernement est lié au projet. Après cela, il faudra certainement que le gouvernement fournisse de l'aide parce qu'il est évidemment impossible d'amasser 75 millions de dons du secteur privé.»

Cliff Chadderton, président des amputés de guerre du Canada et membre du comité consultatif du Musée, a d'ailleurs indiqué qu'il ferait pression sur le gouvernement pour qu'il appuie financièrement la construction. Il espère voir le fédéral délier sa bourse si la campagne «Passons le flambeau» atteint le seuil des dix millions.

Avec de telles contraintes, ils seraient donc étonnant de voir l'inauguration de l'immeuble autour de 2003, comme l'ont publiquement souhaité les promoteurs. «Disons que cela se fera à cette date au plus tôt», résume Melanie Kwong.



Gravure sans auteur de 1915 tirée de *Affiches de guerre canadiennes* de Marc H. Choko, publié aux éditions Méridien.

## Nommer l'innommable

Si la guerre se muséifie, pourquoi la mise en lieu de mémoire de la Shoah pose-t-elle tant de problèmes? Le dernier-né des projets de développement du Musée canadien de la guerre (MCG), lancé cette semaine, à Ottawa, ne comprend plus aucun espace réservé à la commémoration de ce sommet de monstruosité de notre siècle.

Au début de l'année, alors qu'un projet d'agrandissement du MCG était à l'étude au sénat, des associations d'anciens combattants avaient vivement critiqué l'idée d'y annexer une aile consacrée à l'Holocauste. Ils rappelaient que les soldats canadiens ignoraient tout ou presque du massacre des juifs d'Europe pendant qu'ils combattaient l'Allemagne nazie. Un groupe d'Ukrainiens avait même vu une sorte de «favoritisme» dans la volonté d'ériger un lieu à la mémoire des souffrances d'un groupe en particulier. Par ailleurs, des historiens et des re-

présentants de la communauté juive avaient souligné que la Shoah était un événement trop affreux pour être relégué à quelques salles annexées à un musée consacré à la guerre.

Le projet de «galerie de l'holocauste» a donc été abandonné, en février dernier. Un autre a cependant pris le relais. Une étude est d'ailleurs en cours dans le but d'évaluer les besoins financiers et matériels de ce qui pourrait alors devenir un musée autonome sur ce thème.

L'étude a été commandée par le Musée canadien des civilisations auquel est rattaché le MCG. Le musée national, situé à Hull, projette également de monter une grande exposition sur l'anéantissement des Juifs d'Europe. Elle serait présentée dans l'établissement de Hull, puis voyagerait un peu partout au pays. Cette exposition deviendrait ensuite la pierre d'assise du musée sur la Shoah.

Il s'agirait alors du premier du gen-

re au pays — si l'on excepte le petit lieu d'exposition rattaché au Centre Saydie-Bronfman et le tout récent monument aux victimes des génocides, à Montréal. Washington et Jérusalem ont déjà développé d'immenses complexes muséologiques sur ce sujet. Houston a inauguré un musée de l'Holocauste plus tôt cette année. Mais à Berlin, au cœur de l'ancien empire nazi, un projet de monument à la mémoire des millions de juifs assassinés avant et pendant la Seconde Guerre mondiale suscite également des critiques d'autres groupes persécutés qui y voient une hiérarchisation des victimes du national-socialisme. Une certaine opinion publique préférerait paradoxalement ne pas créer de lieu du souvenir afin de «tirer un trait définitif sur ce passé». La mémoire collective veut parfois devenir la faculté d'oublier...

Stéphane Baillargeon

## Le plaisir croît avec l'usage

René Richard Cyr  
ACCUEILLE MARTIN DRAINVILLE,  
Luc Guérin son ami,  
et les invités

que Martin a proposés: BENOIT BRIÈRE, MIMI BLAIS, PAUL BUISSONNEAU, STEVE BURMAN, JOHNNY CHOW, YVON DESCHAMPS (EXTRAIT), ISABELLE DRAINVILLE, LUCE DUFALOT, LAURENCE JALBERT, JESZCZE RAS, CLAUDE LAMOTHE

Télé-Québec

Ce dimanche de 20h00 à 21h30

CONCEPTION ET DIRECTION ARTISTIQUE:  
RENE RICHARD CYR ET DOMINIC CHAMPAGNE  
DIRECTION MUSICALE: ALAIN LEBLANC ET CHARLES BARBEAU  
RÉALISATION: JEAN-JACQUES SHEITOVAN  
PRODUCTEURS: GUY LATRAVERSE ET BERNARD SPICKLER

Si vous désirez assister à l'enregistrement du plaisir croît avec l'usage téléphonez au (514) 526-7090 poste 564



Télé-Québec



BLANQUETTE-CRÉMANT  
DE LIMOUX  
CUVÉE ST LAURENT



ARCHAMBAULT



Four Points  
Sheraton  
MONTREAL CENTRAL HOTEL

LES ARTS  
À QUÉBEC

# Ni théâtre, ni performance

La Chèvre et le Chou, la série de «tableaux vivants» de Claudie Gagnon, reprend l'affiche dans un vieil entrepôt délabré

VINCENT DESAUTELS  
CORRESPONDANT  
DU DEVOIR À QUÉBEC

Claudie Gagnon est en plein montage, en ce petit matin frisquet de novembre. Il faut la voir, avec ses lèvres soulignées de rouge, ses sourcils impeccables, sa chevelure ondulée, d'un noir de jais, encadrant un visage de porcelaine qui émerge d'une chienne de garagiste maculée de peinture. Le contraste étonne, mais il est à l'image de l'artiste et de son travail: à deux pas du café où nous sommes attablés, elle prépare une salle d'un vieil entrepôt délabré pour recevoir *La Chèvre et le Chou*, l'exposi-

tion de tableaux vivants qu'elle reprend grâce à la collaboration de Folie/Culture. Dans le bric à bric-à-brac d'une pièce où se hume encore un parfum d'humidité, elle place le décor de ce qui sera un croisement entre un salon dix-huitième et un cabaret sixties. Pour l'instant, seul l'imposant rideau cramoisi de la minuscule scène, encadré de cornes d'abondance, trône au milieu des poutres vermoulues et des treuils huileux qui trahissent la véritable vocation de l'endroit qu'elle s'est choisi.

**Interaction**

L'an dernier, *La Chèvre et le Chou* avait été présenté dans l'appartement

même de Claudie Gagnon, un indescriptible dédale de quelque quatorze pièces qu'elle avait savamment aménagé autour du salon central où se déroulait le spectacle. «*J'ai souvent organisé des expos dans mes maisons*», soutient-elle; mais sentant qu'elle avait atteint les limites de patience du propriétaire et des voisins, elle a préféré déménager son «salon» ailleurs.

Comprenez que *La Chèvre et le Chou* n'est pas un spectacle ordinaire: ni théâtre, ni performance, ni exposition, il participe d'un peu tout cela à la fois. Les spectateurs — environ soixante par soir — sont invités à s'entasser dans une salle délibérément trop petite pour les contenir tous confortablement. Sur scène se succèdent une douzaine de tableaux vivants, plusieurs inspirés de toiles célèbres, pendant que l'orchestre reprend inlassablement *La Paloma*, le thème obligé de la soirée qui passe par d'impossibles variations. Entre les tableaux, les spectateurs sont assaillis par un serveur ou par les figurants qui leur offrent, quand ils ne leur imposent pas, cocktails et denrées diverses.

Le but est simple: il faut que ce soit une fête où tout le monde participe. Claudie Gagnon avoue forcer la promiscuité entre spectateurs en les conviant dans un local exigü. De même, les figurants s'exécutent très près du public au point qu'on peut les toucher, ce que certains n'hésitent d'ailleurs pas à faire. L'interaction reste peut-être la clef de cette proposition inusitée que Claudie Gagnon, qui vient elle-même du milieu des arts visuels, a lancé comme une sorte de cri du cœur: «*Parfois, les arts visuels m'ennuient terriblement... Les vernisages ressemblent à des enterrements, on dirait qu'on se rend au salon mortuaire! Je voulais présenter les arts visuels d'une autre façon: j'aime ça quand ça grouille. Mais ça n'a rien d'un Freak Show*», se défend-elle; tout est placé et préparé.»

Pour grouiller, *La Chèvre et le Chou* ne donne pas sa place. Quand ce n'est pas sur scène, ce peut être dans la salle. À preuve ce premier tableau avec lequel Claudie Gagnon ouvre la soirée, histoire de casser son public: le rideau se lève sur des figurantes qui prennent la pose en costume d'époque. Silence dans la salle. Pas de musique encore. Quelques erudits reconnaissent peut-être un tableau aca-



CLAUDIE GAGNON

Quelques-uns des tableaux vivants de *La Chèvre et le Chou* de Claudie Gagnon

démique du Second Empire peint par Franz Xaver Winterhalter, *L'Impératrice Eugénie parmi ses dames d'honneur*, mais les références sont ici secondaires. Sur scène, les figurantes tiennent bon la pose. Cinq, six, sept minutes s'écoulent. Le public s'impac-

te. Les chaises grincent. Les rires nerveux commencent à fuser. Quand la salle est suffisamment excédée, les figurantes sortent de leurs cotillons une canette de soda assortie à leur toilette, qu'elles siffleront sans quitter leurs poses affectées. «*Celui-là est un costaud*», rigole Claudie Gagnon. *Après ça, on gâte nos spectateurs en*

*leur servant un verre comme récompense.*»

Le pire dans l'histoire, c'est que ça marche. Claudie Gagnon présente des tableaux vivants depuis 1995, alors qu'elle était l'hôtesse du Studio Cormier à Montréal. La demeure de l'architecte Ernest Cormier, qu'on prêtait à l'époque à un artiste pour une période donnée, l'avait inspirée. En son temps, l'architecte recevait chez lui ses amis pour discuter art ou littérature, pour admirer des tableaux, pour apprécier un repas ou déguster un verre. Voilà ce qu'il a voulu recréer Claudie Gagnon dans une formule qui rappelle davantage le salon particulier que la salle de spectacle, l'humour et la truculence en plus. À chaque fois, ses tableaux sont présentés à guichets fermés et cette reprise n'y coupe pas: à dix jours de la première, la liste d'attente aurait permis de donner quatre fois plus de représentations, explique l'artiste en soupirant. «*Et à la fin de chaque soirée, les gens sont tellement contents qu'ils ne veulent plus s'en aller.*» Encore heureux qu'elle tienne salon hors de chez elle.

**LA CHÈVRE ET LE CHOU**

Tableaux vivants et autres divertissements agréables de Claudie Gagnon avec Paul-Patrick Charbonneau, Christian Fontaine, Hiro Gagnon, Michel Marcoux, Anne-Marie Olivier, Jacques Samson, Jocelyn Thiberge, Louise Turcotte et l'orchestre Ranch-O-Banjo (Martin Bélanger et Frédéric Lebrasseur); présentés par Folie/Culture les 12, 13, 14 et 15 novembre à 20h au 274, rue Christophe-Colomb Est, à Québec.



CLAUDIE GAGNON

## CIE MARIE CHOUINARD

les solos  
1978-1998

En un soir,  
20 ans de chorégraphies...  
audacieuses, superbes,  
uniques!

« Le show a voir à Montréal! » Valérie Letarte, CBF, 22 octobre 1998  
**SUPPLÉMENTAIRES DU 18 AU 22**  
**ET DU 25 AU 29 NOVEMBRE**  
PRIX ÉTUDIANTS ET GROUPES : 843-9036  
« Audacieuses à l'extrême, alliant le geste et l'art conceptuel, ces œuvres représentent encore des points de référence incontournables... » Stéphane Baillargeon, Le Devoir, 23 octobre 1998

**DU 21 OCTOBRE COMPLET!**  
**NOVEMBRE À 20 h 00**  
(LES DIMANCHES À 14 h 00) GUICHET 847-6226 ADMISSION 790-1245

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL 185, rue Sainte-Catherine Ouest  
Québec :: Métro Place des Arts

Offert aussi dans l'abonnement Danse Danse. Renseignements : 844-2172

FORTIER DANSE-CRÉATION PRÉSENTE

## jeux de fous

Du 19 au 21 et du  
26 au 28 novembre  
1998 à 20 h



Chorégraphe :  
Paul-André  
Fortier

Interprètes :  
Emmanuel Jouthé  
Eve Lalonde  
Ivana Milicevic

« Pour une fois, un chorégraphe reconnu ose donner la chance à la relève. »  
*Le Devoir*, août 98

Rencontre du jeudi avec Paul-André Fortier le 19 novembre.



**L'AGORA DE LA DANSE** 525-1500  
Admission 790-1245  
840, RUE CHERRIER — MÉTRO SHERBROOKE

DU 5 AU 15 NOVEMBRE 1998



## MIOSSEC

JEUDI 12 NOVEMBRE 1998 20h30  
LE LION D'OR 1690, RUE ONTARIO EST

BILLETTERIE ARTICULÉE (514) 844-2172  
300, BOUL. DE MAISONNEUVE EST INFORMATIONS ET BILLETS  
www.netmusik.com/coupdecœur

## RENAUD-BRAY

19<sup>99</sup>

Avec ses coups de cœur,  
Renaud-Bray vous propose  
des choix avisés.



MIOSSEC — BAISER

1376, rue Sainte-Catherine Ouest  
4301, rue Saint-Denis  
5117, avenue du Parc  
5252, chemin de la Côte-des-Neiges  
6925, boulevard Taschereau, Brossard

www.renaud-bray.com  
sad@renaud-bray.com

OUVERT 7 JOURS  
JUSQU'À MINUIT

LES ARTS

CINÉMA

# Hanna Schygulla, chanteuse

La muse de Fassbinder chante les 12 et 13 novembre au Coup de cœur francophone. Elle interprète des textes du grand cinéaste allemand mais aussi de Jean-Claude Carrière, de Pablo Neruda, de Jorge Luis Borges...

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

## Coup de cœur francophone

Il fut un temps où Hanna Schygulla était la muse et la star de Werner Fassbinder en des films-culte qui allaient propulser le nouveau cinéma allemand à tous les sommets. C'était elle le visage d'ombre et de lumière de *Lili Marleen*, du *Mariage de Maria Braun*, de tant d'autres, elle par qui coulerent les larmes amères de Petra von Kant. Elle fut la figure de proue du fameux Action-Theater, puis de l'Anti-theater, groupes Fassbinderiens qui allaient sur les planches puis à l'écran offrir au cours des décennies 60 et 70 un nouveau souffle artistique aux enfants de l'Allemagne marqués du sceau de l'après-guerre.

porte en moi et le nouveau-né et l'enfant et la jeune fille qui aime pour la première fois. Tous ces âges demandent à s'exprimer et le font en textes, en chansons.

«Chacun de mes spectacles possède quelque chose d'unique, précise Hanna Schygulla, sinon je m'ennuierais. Le compositeur est au piano et tisse les mélodies de façon différente selon mes intuitions sur scène.»

Elle avait rencontré Fassbinder dans un cours d'art dramatique, puis avait quitté cette école, s'orientant ailleurs. Il l'a retrouvée, la convainquant de travailler avec lui. «Sans Fassbinder, je ne serais pas montée sur scène et je n'aurais pas fait de cinéma.»

Aujourd'hui, elle regarde le septième art évoluer, constate que plus ça change, plus c'est pareil. «Il faut avoir de l'imagination et pas trop de moyens. L'art et l'argent se combinent mal.»

La chanson c'est tout simple et pas onéreux: un piano, une scène. Elle aime ça, se promène entre les villes, présente son répertoire en espagnol, en anglais selon le pays qu'elle traverse. Et déjà elle rêve d'un nouveau spectacle, sur la musique d'un des fils de Stockhausen, sur le thème du temps, inspiré du texte de *L'Éclésiaste* disant qu'à chaque chose correspond une saison de la vie.

Plus tard, le septième art lui referra signe. Du moins, elle s'en dit persuadée: «De beaux rôles de femme âgée m'attendent. Je serai une vieille dame indigne, où la Maudie d'un Harold. La roue tourne. Tout change. Il faut être à l'écoute et prendre le train qui passe.»

### Le désir de chanter

«Le désir de chanter, je l'avais toute jeune. Puis le cinéma m'a entraînée dans son tourbillon. Si c'était à refaire, je crois que je deviendrais d'abord chanteuse.»

Je la rejoins au téléphone, elle parle d'un petit texte en prose écrit par Fassbinder à l'âge de treize ans où il affirmait se sentir comme un triangle dont la base est droite mais dont une ligne se courbe. Elle l'interprétera, comme d'autres paroles de son cinéaste fétiche disparu à 37 ans: «Pourquoi dormir? Je dormirai quand je serai morte.» Fassbinder, aussi Jean-Claude Carrière, Pablo Neruda, Jorge Luis Borges, d'autres poètes aussi et bien sûr l'inévitable *Lili Marleen* sont à son répertoire.

«Mon spectacle est un parcours en poèmes à travers les âges de la vie, de l'enfance à la mort, explique-t-elle. Comme les matriochkas, ces poupées russes, je



Hanna Schygulla

T. DESMARQUET

Ils ont raté le rendez-vous du festival de Toronto, alors que leur vol d'Air Canada a été annulé, grève des pilotes oblige. Aussi, il n'allaient pas rater celui du Festival international de cinéma en Abitibi-Témiscamingue où, le week-end dernier, Jacques Martineau et Olivier Ducastel débarquaient, *Jeanne et le garçon formidable* sous le bras. Par un dimanche gris et frisquet, le tandem — qui en est à ses premières armes au cinéma — a libéré de son étroit les bobines de cette tragédie musicale pour laisser son flot d'images, de couleurs et de chansons s'emparer de spectateurs enchantés.

MARTIN BILODEAU

Film drôlement foutu mais diablement énergisant, *Jeanne et le garçon formidable* raconte en dialogues et en chansons l'histoire de Jeanne (Virginie Ledoyen), réceptionniste dans une agence de voyages, qui égare le soir des amours sans lendemain. Jusqu'à ce qu'elle tombe (littéralement) sur Olivier (Mathieu Demy), séropositif aux lendemains comptés qui, après un épisode passionnel, sentant la fin se rapprocher, repoussera celle qu'il aime pour ne pas lui imposer sa mort.

«C'est à la fois un geste extrêmement héroïque que de rompre avant que la mort ne se présente, et aussi c'est un peu lâche, ou orgueilleux, parce que c'est une façon de tenir son destin jusqu'au bout quand on n'en est plus maître du tout. C'est un peu excessif. Là-dessus, le film n'a pas de leçon morale à donner. C'est d'ailleurs un peu son défaut, au plan commercial», explique Jacques Martineau, auteur du scénario, des dialogues et des chansons du film.

### Des éléments militants

En parallèle à cette ligne dramatique claire, à ce sillon creusé en tandem par Jeanne et Olivier, puis par elle seule lorsque celui-ci disparaît de sa vie, Martineau et Ducastel (qui s'est chargé de la mise en scène et de la supervision technique), ont jeté dans le tableau des éléments militants (sur la société du crédit, la jeunesse sans avenir, les sans-papiers, etc.). Des éléments qui n'allaient pas de soi dans la logique narrative du film, mais qui se sont imposés par chansons et chorégraphies interposées.

«Le principe de la digression fait partie de la tradition de la comédie musicale et, de fait, permet de glisser des éléments qui sont un petit peu particuliers. Par exemple, j'aime la séquence chantée et dansée des balayeurs de nuit [premier numéro du film] parce qu'elle s'inscrit à la fois dans la grande tradition, comme un ballet d'ouverture, et qu'elle permet aussi, par son thème politique [les sans-pa-

piers] de s'en distancier immédiatement», explique Martineau, qui enseigne la littérature française à l'Université de Paris et pour qui ces numéros digressifs apportent également un rythme au film et font éclater la vie au-delà de l'histoire d'amour.

«Faut pas considérer le film comme un tract militant», poursuit cet ancien militant pour Act Up. «C'est plutôt la réflexion de quelqu'un qui a longuement milité, qui remet en cause les gens dans leur engagement, la violence à laquelle ils sont confrontés, la douleur, etc.». Ducastel, au passé de monteur-son (auprès de Chahine, Rotian et autres), enchaîne: «Depuis quelques années, les chansons ont pris une place énorme dans les manifestations en France, les manif sont devenus des trucs vachement festifs.»

Parallèlement, un certain cinéma musical militant s'est développé, de *Hair à Zero Patience*, en passant bien sûr par *Une chambre en ville*, de Jacques Demy, auquel les deux cinéastes vouent une grande admiration, leur film en témoignant plus eloquemment qu'eux-mêmes.

«Beaucoup de ces choses qui font penser à Demy sont arrivées par imprégnation forte, mais pas par volonté», expose en chœur Ducastel et Martineau, qui ont par ailleurs travaillé *Jeanne* avec la monteuse de *Trois places pour le 26*. Or, pour ce qui est de l'ADN, la référence était en quelque sorte délibérée. Mathieu Demy, fils du défunt cinéaste et d'Agnès Varda, ayant manifesté le souhait de jouer le personnage d'Olivier, sans même que Martineau et Ducastel le lui aient proposé. «Ça nous semblait impossible de lui demander; et puis, les hasards de la vie, au gré des rencontres, nous ont amenés à en parler avec lui.» Copain avec Virginie Ledoyen, qui était déjà impliquée dans le projet, Mathieu Demy, qu'on avait vu à 15 ans aux côtés de Jane Birkin dans *Kung Fu Master*, réalisé par sa mère, avait très envie de jouer le personnage, de chanter. Aussi: «Il avait envie d'être dans le film musical dont il savait que les cinéastes étaient des fans de son père», explique Ducastel.



Les deux réalisateurs du film *Jeanne et le garçon formidable*, Olivier Ducastel et Jacques Martineau.

### Un montage serré, «radicalisant»

Pour le reste, même si l'âme, les couleurs et le mouvement rappellent Demy, la forme élatée, les apartés, la bouillabaisse musicale (java, tango, jazz, pop, tout y passe ou presque), témoignent d'autre part que *Jeanne et le garçon formidable* n'est pas une copie d'admiration. Aussi, que le montage du film, par ellipses brutales et coupes bondissantes, est en totale opposition aux principes du réalisateur de *Peau d'âne*: «Demy avait cette élégance très française, ainsi que des principes de montage, qui étaient liés à la politesse. Ainsi, dans ses films, on entend très rarement des répliques dites par un personnage hors-champ, parce que Demy trouvait malpoli de couper la parole ou de regarder ailleurs pendant que quelqu'un par-

lait. Aussi, il laissait les personnages dire les choses jusqu'à la fin, incluant les merci et les au revoir.»

En resserrant les séquences dialoguées, plus longues à l'origine, Jacques Martineau et Olivier Ducastel ont radicalisé leur film, lui ont donné un aspect brutal, frontal, haché, dérangeant par moment, à l'image du sentiment qu'ils éprouvent tous deux face à la mort prématurée du héros de leur histoire: «Nous voulions que Jeanne raconte une histoire de non-sens, que la mort du personnage apparaisse non pas comme une fin logique, ou avec une raison métaphysique; je voulais que la mort arrive comme quelque chose d'extrêmement brutal, très destructurant, et qui n'a pas de sens. Car ça n'a pas de sens que les gens meurent, surtout pas à 23 ans.»

Marie Trintignant  
Guillaume Depardieu  
un film de Pierre Salvadori  
Une histoire d'amour romanesque.  
Elle ment pour rêver,  
il ment par calcul!  
...comme elle respire  
FILM D'OUVERTURE  
17e Festival de cinéma international en Abitibi-Témiscamingue  
avec Jean-François Stévenin • Serge Riaboukine • Blanchette Brunoy  
Michèle Moretti • Bernard Verley  
scénario Pierre Salvadori et Marc Syrigas dialogues Pierre Salvadori image Gilles Henry  
producteur Philippe Martin

CINÉMA ST-LÉONARD  
9480 LACORDAIRE 324-9227  
LE MASQUE DE ZORRO (G)  
HALLOWEEN H20 V.F. (13)  
ARMAGEDDON V.F. (G)  
COUP DUR (13)  
BLADE V.F. (16)  
À TOUT JAMAIS (G)  
CONSULTEZ LES HORAIRES CINÉMA  
En tout temps  
2 LAXES  
rolâche les lundis  
Grandes-Prairies

GRETA SCACCHI SYLVIA CHANG COLM FEORE SAMUEL L. JACKSON  
LE VIOLON ROUGE  
Un film de François Girard  
«C'est une beauté ce film... NE LE RATEZ PAS!»  
Joël Lebigot / RADIO-CANADA  
«Pascale Bussièrès est éclatante et Alexis Martin est le héros romantique par excellence...»  
Juliette Ruer / VOIR  
«Une histoire captivante et touchante... N'attendez pas au 32 août prochain pour vous laisser séduire... 4/5»  
Paul Villeneuve / LE JOURNAL DE MONTRÉAL  
«Une émotion intense... un humour intelligent.»  
Huguette Roberge / LA PRESSE  
Un 32 août sur Terre  
un film de DENIS VILLENEUVE  
avec PASCALE BUSSIÈRES ALEXIS MARTIN  
Produit par ROGER FRAPPIER  
Images ANDRÉ TURPIN son DOMINIQUE CHARTRAND, MARTIN PINSONNAULT, HANS PETER STROBL et LOUIS HONÉ  
Directeur de la photographie JEAN BABIN Costume SUZANNE HAREL Montage PIERRE DESROCHERS et NATHALIE BOLEAU  
Musique ROBERT CHARLEBOIS et JEAN LÉLOUP Montage SOPHIE LEBLOND Directeur de la production SYLVIE DE GRANDPÊRE Scénario DENIS VILLENEUVE  
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS  
PARISIEN ✓ SON DIGITAL ✓  
VERSAILLES ✓ F.P. GREENFIELD PARK ✓ CENTRE LAVAL ✓ BOUCHERVILLE ✓

MURIEL MAIETTE dis-moi que je rêve FRÉDÉRIC PÉROT  
CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DES JARDINS vendredi et samedi  
CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN 7h30 du dimanche au jeudi  
À L'AFFICHE! REMPLISSON-LES!

LES WEEK-ENDS DE L'ONF  
Silence... On jase!  
VENDREDI 13 NOVEMBRE  
19 h Le Seuil  
Croire \*LINA B. MORECO  
21 h Piégés  
L'Éclipse du sacré \*NICOLA ZAVAGLIA  
avec la participation spéciale de Jacques Grand'Maison  
SAMEDI 14 NOVEMBRE  
13 h 30 Piégés  
Rupture \*NAJWA THILI  
15 h 30 Ludovic  
Petites histoires à se mettre en bouche \*HELEN DOYLE  
19 h Le Seuil  
Voyage illusoire \*GEORGES DUFAUX  
DIMANCHE 15 NOVEMBRE  
13 h 30 Mon enfant, ma terre  
Kanata \*RENE SIOU LABELLE  
15 h 30 Chroniques de Nitinah  
\*MAURICE BULBULIAN  
UNE RÉTROSPECTIVE DES FILMS DE L'ANNÉE EN PRÉSENCE DES CINÉASTES\*  
Les vendredis, samedis, et dimanches du 6 au 22 novembre  
Au Cinéma ONF 1564, rue St-Denis  
Berri-UQAM  
Renseignements : 496-6895  
Prix : 4 \$  
www.onf.ca/week-ends

## Les rejetons d'Adolf

### AMERICAN HISTORY X

Réal. et image: Tony Kaye. Scén.: David McKenna. Avec: Edward Norton, Edward Furlong, Beverly D'Angelom, Fairuza Balk, Avery Brooks, Jennifer Lien, Elliot Gould. Montage: Alan Heim, Jerry Greenberg. Musique: Anne Dudley. États-Unis, 1998, 120 minutes. Cinéplex-Odéon.

### ANDRÉ LAVOIE

Aux États-Unis comme ailleurs, le racisme prend des formes de plus en plus insidieuses. Pour se doter d'un vernis de «respectabilité» et ressembler à une vérité absolue, il adopte des théories et des rituels qui ressembleraient à de la pure bouffonnerie s'ils n'aboutissaient pas presque toujours à la violence et au meurtre. Le mouvement néo-nazi, qui prend une ampleur inquiétante, canalise bien des frustrations en recrutant dans ses rangs de jeunes adeptes qui en veulent à tous ceux qui affichent une différence, qu'elle soit de peau, d'origine ou d'orientation sexuelle.

Les partisans du néo-nazisme ne grandissent pas tous dans un monde de misère et de chômage; bon nombre d'entre eux sont issus de la classe moyenne, celle de Los Angeles ou d'ailleurs, c'est du pareil au même et c'est d'ailleurs un des nombreux constats qu'établit Tony Kaye, réalisateur d'*American History X*. Il pose un

regard décapant sur une jeunesse américaine en déroute qui se laisse séduire par le discours réducteur et destructeur des racistes en tout genres. Celle-ci possède ici les traits de Derek (Edward Norton, convaincant mais trop fier de son nouveau physique de culturiste), un néo-nazi des plus fanatiques, et de son jeune frère Danny (Edward Furlong), défiant mais bien parti pour lui ressembler; le premier vient de passer quelques années en prison après avoir abattu froidement — et fièrement... — trois Noirs alors que le second, voulant suivre les traces de son «maître à penser», remet à son professeur un compte rendu de *Mein Kampf*, le «best-seller» d'Adolf Hitler... Le directeur de l'école (Avery Brooks), préoccupé à l'idée de voir Danny suivre les traces de Derek, lui impose un autre devoir: relater les circonstances de l'arrestation de son frère et tenter de comprendre ce qui l'a poussé à cultiver toute cette haine.

Ce travail d'introspection sur le



PETER SOREL

Edward Furlong dans *American History X*

passé de Derek et de sa famille servira de prétexte pour mettre en place une véritable radiographie de ce milieu supposément confortable et sans histoires où le racisme s'exprime ouvertement. Le film adopte le point de vue du jeune Danny, magnifiant la figure trouble et imposante de Derek, montrant son ascension et sa chute à travers quelques longs flashs-back qui sont autant de moments décisifs dans l'évolution de ce personnage emblématique (les discours racistes de son père, sa volonté de délimiter un territoire «blanc», son crime odieux, son passage en prison qui se transformera en rédemption temporaire). Sans nécessairement se faire moralisateur, Tony Kaye propose une mise en scène d'une grande lisibilité et proche de l'imagerie du vidéo-clip, question de bien faire passer le message au premier public qu'il semble vouloir rejoindre, les jeunes. C'est ce qui explique que tous les flashs-back sont en noir et blanc — comprenez que nous sommes dans le passé... — et qu'il abuse un peu trop des ralents, écartant les moments décisifs comme les événements sans importance, se prenant sans doute pour Brian De Palma ou pour le réalisateur de pubs qu'il fut pendant longtemps.

Ces passages entre passé et présent nous éclairent sur les mécanismes qui engendrent le racisme et l'intolérance tout en proposant une «leçon» plus générale sur les conséquences de nos choix. Kaye et son scénariste David McKenna ont pris le parti du regard sociologique plutôt que de tomber — du moins pas souvent — dans l'imagerie des tueries sanguinolentes qu'«autorise» un tel sujet. Par contre, comment ne pas sourire devant cette naïveté sur les bienfaits du monde carcéral où Derek trouve son chemin de Damas avec des néo-nazis encore plus stupides que lui et un Noir (trop?) compréhensif devant un Blanc avec la croix gammée tatouée sur la poitrine... Heureusement, la fin du film ramène brutalement les pendules à l'heure, ne cède pas à la facilité et nous laisse, de manière courageuse, sur un constat de demi-échec. Là comme ailleurs, les bons sentiments apparaissent vite inutiles.

## Remarquable partition en cinq temps

### LE VIOLON ROUGE

De François Girard. Avec Samuel L. Jackson, Greta Scacchi, Sylvia Chang, Colm Feore, Jean-Luc Bideau, Don McKellar, Anita Laurenzi, Monique Mercure, Carlo Cecci. Scénario: François Girard, Don McKellar. Image: Alain Dostie. Montage: Gaétan Huot. Musique: John Corigliano. Canada, 1998, 130 minutes.

### MARTIN BILODEAU

Belle surprise que ce troisième long métrage de François Girard, sans doute le plus attendu des dernières années pour avoir défrayé la chronique pendant près de deux ans, temps qu'a duré sa production. Tourné dans cinq pays, à cinq époques différentes, *Le Violon rouge* est marqué par le chiffre cinq. Un chiffre qui, en musique, signifie la résolution parfaite, à l'image de cet instrument dit parfait, auquel François Girard a donné le rôle principal de son film.

L'instrument qui donne son titre au film est fabriqué à Crémone, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, par le luthier Nicolo Bussotti (Carlo Cecci), qui le destine à son enfant mort à la naissance, emportant avec lui sa mère (Irene Grazioli). Brisé par le chagrin, Bussotti met la touche finale à son violon, qui bientôt prendra le chemin d'un monastère autrichien, où il séjournera pendant plus d'un siècle avant de se retrouver entre les mains d'un maître de musique (Jean-Luc Bideau) et de son jeune protégé qui, à sa mort, sera enterré avec lui. Des pilliers de sépulture s'en emparent et l'instrument se retrouve aux mains de gitans, qui l'emmèneront jusqu'en Angleterre, où un violoniste (Jason Fleming) l'achètera puis se suicidera à cause d'un chagrin d'amour, après quoi son serviteur chinois amènera l'instrument à Shanghai, où il sera acheté pour une jeune enfant qui, à l'âge adulte (Sylvia Chang), participera à la Révolution culturelle. La culture occidentale la bannit, elle sera obligée de cacher son violon chez un collectionneur d'instruments de musique (Liu Zi Feng). Après la mort de ce dernier, sa collection, parmi laquelle figure toujours le violon rouge, sera envoyée à Montréal pour y être vendue aux enchères. Un expert new-yorkais (Samuel L. Jackson) appelé à évaluer la cueillette reconnaît le violon rouge



SOURCE FILMS TONIC

Une scène du *Violon rouge*, un film de François Girard, avec Jean-Luc Bideau

parmi les instruments rassemblés et tente de garder secrète sa découverte. Or, le mystère sera de courte durée et la nouvelle que le célèbre violon rouge de Bussotti a refait surface attire dans la salle des ventes des centaines d'intéressés, parmi lesquels se trouvent les héritiers de ceux entre les mains desquels l'instrument est déjà passé.

Avec cette œuvre sur le temps et la mémoire, construite en quinzance — avec retour entre chaque épisode à un segment du premier, où la tireuse de tarot italienne prédit l'avenir à l'épouse du luthier —, Girard a réussi le pari du va-et-vient à travers le temps et l'espace, parvenant du même coup à faire du violon un personnage à part entière. Et des personnages — tous interprétés avec talent selon une volonté évidente d'éviter les éclats —, les instruments d'une chaîne humaine qui conduisent jusqu'à aujourd'hui ce personnage marginal, tour à tour mal aimé, adulte, victime des soubresauts de l'histoire, des superstitions et de la convoitise. Un objet devenu par la force des choses le miroir de l'humanité et le témoin de son évolution.

Cette coproduction (cinq pays sont

impliqués) aurait pu se transformer en bouillabaisse (comme on en voit de plus en plus en Europe) si le sujet n'avait pas lui-même appelé cette hybridité — dont la mise en scène de François Girard ne manque pas de montrer les caractères distincts, tout en maintenant une surface homogène. Ainsi, les mouvements d'appareil, les effets de montage, la construction et les ellipses illustrées en accéléré font du *Violon rouge* une œuvre moderne et achevée, qui déjoue les pièges de l'académisme. De fait, les images d'Alain Dostie respirent l'espace sans toutefois trahir la reconstitution d'époque, consciencieuse quoique plus atmosphérique que matérielle.

Enfin, sans nier ce qui précède, force est d'admettre qu'il manque au *Violon rouge* une qualité d'émotion, qualité qui lui permettrait de transcender un projet formel extrêmement brillant pour cueillir les spectateurs, par le cœur et les sens, comme le fait par à-coups la superbe musique de John Corigliano. Interpellé de toutes parts par son projet formel et narratif ambitieux, on dirait que François Girard l'a appliqué dans les règles sans parvenir à s'en affranchir.

## Délicieusement quelconque

### LIVING OUT LOUD

Écrit et réalisé par Richard LaGravenese. Avec Holly Hunter, Danny DeVito, Queen Latifah, Martin Donovan. Image: John Bailey. Montage: Jon Gregory, Lynzee Klingman. Musique: George Fenton. États-Unis, 1998, 93 minutes.

### MARTIN BILODEAU

Fallait s'y attendre: Richard LaGravenese, l'habile scénariste de

*The Fisher King* et de *The Bridges of Madison County*, passe aujourd'hui derrière la caméra avec *Living Out Loud*, une petite comédie sympathique à saveur nostalgique mettant en vedette Holly Hunter dans le rôle d'une infirmière que son époux (Martin Donovan), un neurologue fortuné, quitte pour une collègue de 15 ans sa cadette.

Pour Judith, qui a consacré les 20 dernières années à la carrière de son mari, à poser son bras, à le soutenir dans les épreuves et à ravalier son

amertume devant le refus de celui-ci à accepter de fonder une famille, commence alors un voyage au delà de l'arc-en-ciel, dans un New York immense où elle a du mal à se trouver de nouveaux repères. La chanteuse de blues (Queen Latifah) d'une boîte de nuit conviviale, située de l'autre côté de Central Park où cette mondaine de l'Upper East Side ne mettrait jamais les pieds, ainsi que la chaudière d'une amitié naissante avec le gardien de son immeuble (Danny DeVito), lui-même en deuil de sa fille et aux prises avec des créanciers qui lui réclament ses dettes de jeu, expert bienoté raison de sa solitude et de sa détresse.

Avec cette comédie contemporaine sur l'amour, le sexe, l'indépendance et la difficulté qu'éprouvent les hommes et les femmes d'aujourd'hui à se réaliser sur ces trois plans, Richard LaGravenese a voulu rendre hommage au cinéma américain du début des années soixante. Judith rappelle en effet les héroïnes romantiques de *Breakfast at Tiffany's* et *Sweet Charity* qui, Grosse Pomme à l'arrière-plan, s'affranchissaient de leur passé et gagnaient leur autonomie au terme d'une odyssée amère, à contre-courant des conventions et de l'opinion.

Malgré qu'il reprenne le même schéma, au risque parfois de passer pour désuet, *Living Out Loud* séduit par son humour singulier, son romantisme suave et son optimisme de tout crin. Le film sautille allègrement d'une séquence à l'autre, le scénario de LaGravenese faisant peu de cas de la confusion qu'il sème — notamment pour ce qui est du temps qui passe, très mal géré — et des raccourcis qu'il emprunte, tout emporté qu'il est par les fortes figures de Holly Hunter, de Danny DeVito et de Queen Latifah. Ceux-ci parviennent, grâce à des personnages riches et un jeu inspiré, à contourner les poncifs, pourtant abondants sur la route où LaGravenese les a jetés.

La réalisation honnête, à laquelle manque un certain lyrisme, révèle ici qu'un excellent scénariste ne fait pas nécessairement un grand cinéaste, mais qu'un petit cinéaste sans prétention peut réellement interpeller les spectateurs là où des grands se perdent souvent. Enfin, lovée confortablement entre *Lush Life* et *Be Anything (But Be Mine)*, classiques du blues superbement interprétés par Queen Latifah, la musique de George Fenton (*The Madness of King George*) module le film en beauté. Bref, voici une autre bande sonore qui survivra à la mémoire du film qui l'a inspirée.



CONSERVATOIRE  
DE MUSIQUE DU QUÉBEC  
MONTREAL

### JOURNÉE DE LA MUSIQUE DE CHAMBRE au Conservatoire de musique du Québec à Montréal

le samedi 7 novembre 1998

#### Classes de maîtres ouvertes au public

9 h 30 Les cordes avec Mayumi Seiler, violoniste  
Les vents avec Kathleen Rudolph, flûtiste  
Les cuivres avec Éric Aubier, trompettiste

#### Concerts

14 h Trio de Francheville avec  
Denise Trudel, pianiste,  
Johanne Pothier, violoniste, et  
Jean-Christophe Guelpa, violoncelliste  
15 h Musique contemporaine et percussion  
16 h Guitare et musique baroque

#### CONCERT-GALA

18 h 30 Première partie : oeuvres de F. Schubert, Z. Kodaly,  
W.A. Mozart, F. Carulli, E. Granados, M. de Falla  
21 h 00 Deuxième partie : oeuvres de J.S. Bach, S. Rachmaninov, W. Brandt  
et R. Schumann  
au Conservatoire de musique du Québec à Montréal  
100, rue Notre-Dame Est, Montréal  
(métro Place-d'Armes ou Champ-de-Mars)

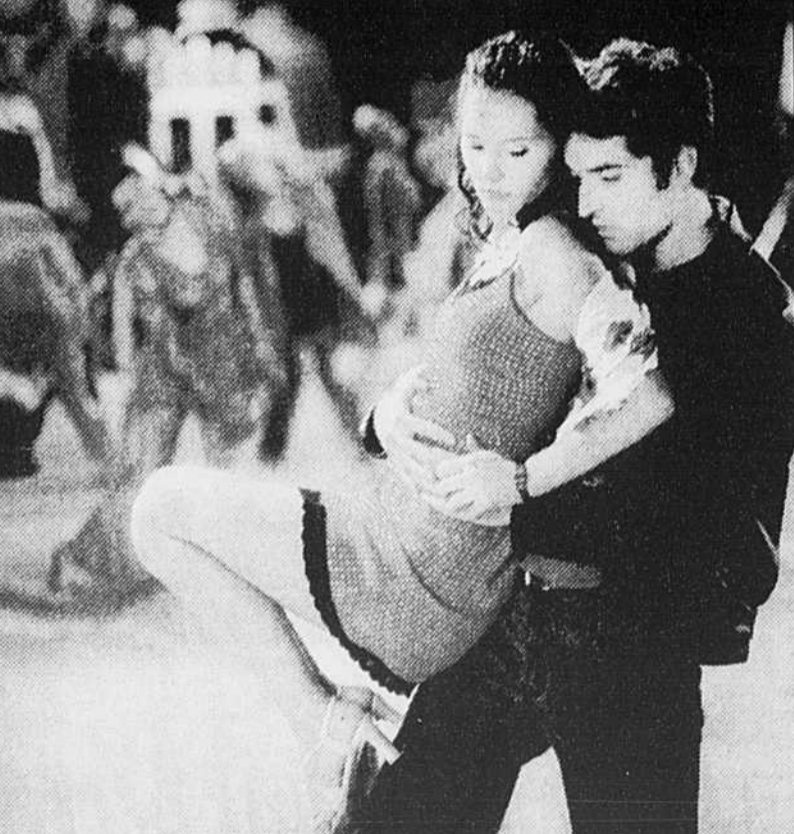
Renseignements : (514) 873-4031

ENTRÉE LIBRE

Gouvernement du Québec  
Ministère de la Culture  
et des Communications

Québec

### Virginie Ledoyen Mathieu Demy Jacques Bonaffé Jacques Bonaffé



## jeanne et le garçon formidable

un film enchanté de  
Olivier Ducastel et Jacques Martineau  
musique Philippe Miller

JACQUES BONAFFÉ • VALÉRIE BONNETON • FREDÉRIC GORNY • DENIS PODALYDÉS • LAURENT ARCARO  
DAMIEN DODANE • EMMANUELLE GOIZE • SYLVAIN PRUNENEC • MICHEL RASKINE • DAVID SARACINO

avec la participation de Nelly Bourgeois et René Morand, chorégraphe Sylvie Geron  
sonorisation-honneur Jacques Martineau, musique Olivier Ducastel



DÈS LE 13 NOVEMBRE!

Qui n'a  
jamais  
rêvé de  
retrouver  
une amie  
d'enfance?

“Un film intimiste,  
tourné avec un budget  
minceur. Ça n'em-  
pêche pas l'émotion  
d'y passer — tout  
comme le talent”  
Luc Perreault, *La Presse*

“Montrealer's fine first  
feature is a tiny revela-  
tion” John Griffin,  
*The Gazette*

“Revoir Julie est un film  
étrange qui parle du  
temps avec imagina-  
tion, de l'amour avec  
pudeur, et de l'amitié  
avec délicatesse”  
Juliette Ruer, *Voir*

## revoir Julie



un film de Jeanne Crépeau

avec Stéphanie Morgenstern  
et Dominique Leduc  
musique de Karen Young

au cinéma Parallèle jusqu'au 20 novembre

LES ARTS  
CINÉMA

# Les amis de Dorothy

## THE WIZARD OF OZ

Réal.: Victor Fleming. Scén.: Noel Langley, Florence Ryerson, Edgar Allan Woolf. Avec: Judy Garland, Frank Morgan, Ray Bolger, Bert Lahr, Jack Haley. Image: Harold Rosson. Montage: Blanche Sewell. Musique: Harold Harlen. États-Unis, 1939, 100 minutes. Famous Players

ANDRÉ LAVOIE

Tous les grands classiques du cinéma possèdent leur large part d'anecdotes, d'incidents cocasses et d'autres moins rigolos. Le temps amplifie parfois les choses ou les replace dans de plus justes perspectives, sans compter que leurs artisans de-

viennent, brutalement ou au fil du temps, des légendes ou mythes et réalité se confondent à un point tel qu'il semble parfois impossible de départager l'un et l'autre. Peut-on croire aujourd'hui que Victor Fleming tournait, la même année, *The Wizard of Oz* et *Gone With The Wind*, deux des plus grands succès du cinéma américain et fabriquaient, coup sur coup, deux vedettes instantanées: Judy Garland et Vivian Leigh? En ce qui concerne Judy Garland, l'immortelle interprète de Dorothy Gale qui prendra la route des briques jaunes pour rencontrer le magicien d'Oz afin de retourner au Kansas, la MGM n'était pas totalement convaincue de ce choix et lorgnait du côté de... Shirley Temple. On l'a échappé

bonne! Sans compter que les producteurs, sans doute aussi fébriles que nous à l'idée de débarquer dans le monde merveilleux de Oz, pensaient retirer la chanson *Over The Rainbow* puisqu'elle retardait l'arrivée de Dorothy au pays des Munchkins. Rien que d'y penser...

Le retour sur les écrans de cette nouvelle copie entièrement «digitalisée» du film de Fleming, pour célébrer le 60<sup>e</sup> anniversaire de sa sortie, relève davantage du stunt publicitaire que d'une correction de l'Histoire qui aurait plongé le film dans un oubli relatif. Aucune scène inédite, aucune nouvelle chanson ne viennent susciter d'intérêt particulier, mais le son est irréprochable, l'image polissée et les couleurs plus éclatantes

que jamais. Rien de comparable avec la sortie simultanée de *The Touch of Evil* qui offre aux cinéphiles une version modifiée selon les notes fébriles rédigées par un Orson Welles qui ne reconnaissait plus son film. De plus, nommez-moi un seul réseau de télévision qui n'ait jamais diffusé, au temps des Fêtes particulièrement, les aventures de Dorothy et de ses amis Hunk l'épouvantail (Ray Bolger), Hickory le lion (Jack Haley) et Zeke l'homme en fer blanc (Bert Lahr)?

### Opération de marketing

Opération de marketing au royaume de la nostalgie, ce retour quelque peu «fabriqué» de *The Wizard of Oz* n'altère en rien le plaisir et le ravisse-

ment que l'on éprouve à le voir et le revoir, surtout au grand écran, un événement en soi. Au-delà de cette réussite technique sans fausses notes, le film, malgré sa morale rose bonbon («*There's no place like home*»), renvoie aux heures de gloire du Hollywood des studios tout puissants et surtout de la comédie musicale, un genre qui appartient bel et bien au passé.

Les enfants éprouveront peut-être quelques frissons devant la sorcière (Margaret Hamilton) peinturlurée en vert et ses petits singes ailés, voudront adopter un Munchkin ou faire la leçon à ce magicien d'Oz (Frank Morgan) qui orchestre une vaste supercherie dévoilée par Toto, le chien fidèle de Dorothy, mais la

magie de *The Wizard of Oz* opère grâce à Judy Garland, couronnée d'un Oscar pour ce rôle à l'âge de 16 ans; le film allait définitivement lancer sa carrière qui atteindra son véritable épanouissement avec Vincente Minnelli (*Meet Me in Saint Louis*) et George Cukor (*A Star is Born*). Mais dans le cœur de milliers de spectateurs, Garland demeurera toujours cette gamine surprise par la tempête qui tente de retrouver son chemin. L'actrice pouvait-elle se douter un instant qu'elle y jouait une curieuse métaphore de sa vie ratée, celle d'une petite fille happée par le show-business, qui a grandi trop vite pour amadouer les sorciers d'Hollywood? Sunset Boulevard n'est pas pavé que de briques jaunes...

## «ED NORTON... UN ACTEUR DE LA TREMPE DES DE NIRO ET BRANDO !»

Daniel Rioux, JOURNAL DE MONTRÉAL

«GÉNÉRATION X-TRÊME, LE FILM LE PLUS PROVOCANT, LE PLUS INTENSE DE L'ANNÉE. D'UN RÉALISME À VOUS DONNER DES FRISSONS. EDWARD NORTON EST TOUT SIMPLEMENT BRILLANT.»

Christopher Heard, REEL TO REAL

«UN FILM D'UNE GRANDE INTENSITÉ, UNE PERFORMANCE BOULEVERSAUTE ET INOUBLIABLE DE EDWARD NORTON !»

Louis B. Hobson, CALGARY SUN

«LE FILM LE PLUS INTENSE DE L'ANNÉE. PROVOCANT, AUDACIEUX... À NE PAS MANQUER !»

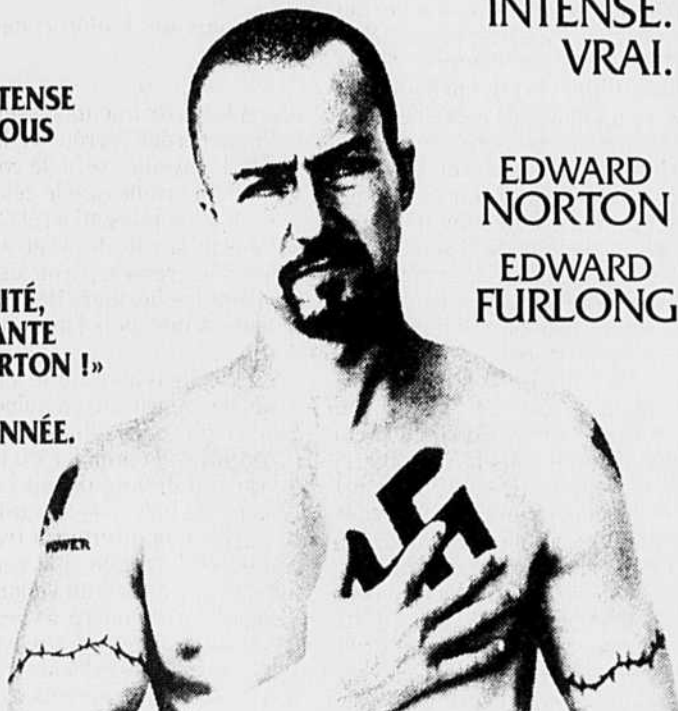
Moses Persico, CFCF TV

«CONVAINCANT !»

Teri Hart, TMN

«VOUS EN SEREZ ABASOURDI !»

Anne Marie Losique, BOX OFFICE



CHOQUANT. INTENSE. VRAI.

EDWARD NORTON

EDWARD FURLONG

## GÉNÉRATION X-TRÊME

Version française de AMERICAN HISTORY X

ALLIANCE VIVAFILM ET NEW LINE CINEMA PRÉSENTENT UNE PRODUCTION TURMAN-MORRISSEY COMPANY UN FILM DE TONY KAYE EDWARD NORTON EDWARD FURLONG «GÉNÉRATION X-TRÊME» FAIRUZA BALK STACEY KEACH ELLIOT GOULD AVEC AVERY BROOKS ET BEVERLY D'ANGELO VALERIE McCAFFREY, CSA ANNE DUDLEY DOUG HALL JON HESS DAVID MCKENNA BRIAN WITTEN JERRY GREENBERG JON GARY STEELE TONY KAYE LAWRENCE TURMAN STEVE TISCH BILL CARRARO KEARIE PEAK DAVID MCKENNA JOHN MORRISSEY TONY KAYE

NEW LINE CINEMA JDDJ 943 ALLIANCE VIVAFILM

### DÈS AUJOURD'HUI EN EXCLUSIVITÉ

CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN version française FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON version originale anglaise SON DIGITAL

REPRÉSENTATION SPÉCIALE LE SAMEDI 14 NOVEMBRE DANS LES CINÉMAS SUIVANTS

VERSION FRANÇAISE

CINÉPLEX ODÉON L'AVANTAGE version française CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE version française CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO version française CINÉPLEX ODÉON BROSSARD version française CINÉPLEX ODÉON ST-JEROME version française

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) version française FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE version française CINÉPLEX ODÉON CÔTE-DES-NEIGES version française CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galerias) version française CINÉMA 9 GATINEAU version française

À L'AFFICHE PARTOUT DÈS LE 20 NOVEMBRE

## SÉLECTION OFFICIELLE - CANNES 1998 EN COMPÉTITION



## L'ÉCOLE DE LA CHAIR

un film de Benoit Jacquot avec VINCENT MARTINEZ VINCENT LINDON MARTHE KELLER

FRANÇOIS BERLÉAND DANIELÉ DUBROUX BERNARD LE COQ JEAN-CLAUDE RICHARD ROXANE MESQUINA MICHELLE GODET JAN-MICHELL LAURENT JUMEAU COURT PIERRE LAROCHE RICHARD SCHROEDER JONATHAN UBRETTE NICOLAS PIGNON

DÈS LE DIMANCHE 8 NOVEMBRE! CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS Dimanche au jeudi: 2:00 - 4:40 - 7:20 - 9:35

## TOUJOURS N°1 APRÈS 4 SEMAINES !

«UN FILM VIVANT, DRÔLE, ÉMOUVANT ! UNE BELLE ET TENDRE HISTOIRE. DENISE FILIATRAULT PEUT ÊTRE FIÈRE !» Claude Langlois, JOURNAL DE MONTRÉAL ET JOURNAL DE QUÉBEC

«UN HIT JUSQU'À VANCOUVER ! ÇA RIGOLAI FERME AU THÉÂTRE PARADISE !» Louise Blanchard, JOURNAL DE MONTRÉAL

«GINETTE RENO FAIT PREUVE D'UN HUMOUR ET D'UNE SENSIBILITÉ ÉTONNANTS !» Normand Provencher, LE SOLEIL

«UNE COMÉDIE SAVOUREUSE!» Huguette Roberge, LA PRESSE

«UN ÉMOUVANT POÈME !» Martin Bilodeau, LE DEVOIR



## C'tà ton tour, Laura Cadieux

un film de Denise Filiatrault produit par Denise Robert avec Ginette Reno et Pierrette Robitaille

JARDIN TIKI CITE EATON BQ Alliance Vivafilm

### À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN version française CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) version française CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO version française CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE version française CINÉPLEX ODÉON ST-JEROME version française CINÉPLEX ODÉON BROSSARD version française MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE version française

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE version française VERSION FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

## LE CINÉMA COMPLEXE DES JARDINS OBTIENT POUR SA PREMIÈRE SEMAINE LE 2E PLUS GROS BOX-OFFICE EN AMÉRIQUE DU NORD APRÈS THE PARIS CINEMA DE NEW-YORK !

GRAND PRIX DU JURY - CANNES 1998 PRIX DU PUBLIC: FESTIVAL DE MONTRÉAL, DE TORONTO, DE QUÉBEC ET DE VANCOUVER 1998

«TOUTES LES ÉMOTIONS SE RETROUVENT DANS CE FILM ! JE N'ÉTAIS PAS CAPABLE DE RETENIR MES LARMES !» Nathalie Petrowski, CKAC

«★★★★★ ! ON A RAREMENT VU UN FILM OÙ LE RIRE, LE DRAME HUMAIN ET L'ESPOIR SONT AUSSI EFFICACEMENT LIÉS !» Paul Villeneuve, JOURNAL DE MONTRÉAL

«★★★★★ ! UNE CHEF D'OEUVRE !» Denise Martel, JOURNAL DE QC



## LA VIE EST BELLE (LA VITA È BELLA)

Version originale avec sous-titres français UN NOUVEAU FILM DE ROBERTO BENIGNI

ALLIANCE VIVAFILM, MIRAMAX FILMS et MARIO & VITTORIO CECCHI GORI présentent UN PRODUCTION MELAMPO CINEMATOGRAFICA ROBERTO BENIGNI présente «LA VIE EST BELLE (LA VITA È BELLA)» ROBERTO BENIGNI NICOLETTA BRASCHI SCÉNARIO: VINCENZO CERAMI et ROBERTO BENIGNI PRODUIT ET RÉVISÉ EN ITALIE PAR MARIO COTONE PRODUIT PAR ELDA FERRI et GIANLUIGI BRASCHI RÉALISÉ PAR ROBERTO BENIGNI

MIRAMAX CITE EATON BQ Alliance Vivafilm

À L'AFFICHE! version originale avec sous-titres français CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS Tous les jours: 1:40 - 4:20 - 7:00 - 9:30 version originale avec sous-titres anglais CINÉPLEX ODÉON FAUBOURG Tous les jours: 1:25 - 4:10 - 7:00 - 9:25

## UN TRIOMPHE À L'OUVERTURE DU DERNIER FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTRÉAL! GAGNANT DU PRIX DU MEILLEUR FILM CANADIEN AU 23e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE TORONTO.

«J'ai adoré ! C'est méchant, drôle... Anne-Marie Cadieux est extraordinaire !!!» Nathalie Petrowski, CKAC «Un Woody Allen à la québécoise. On découvre un autre Robert Lepage, c'est rafraîchissant ! Anne-Marie Cadieux est époustouflante !» Pénélope McQuaide, SALUT BONJOUR ! TVA

À L'AFFICHE! CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN version française Tous les jours: 1:00 - 3:20 - 5:25 - 7:35 - 9:50 Exg. 12 nov.: 1:00 - 3:20 No CKAC 730 In Extremis Images

LES ARTS

CINÉMA

Une relation codée et trop froide

L'ÉCOLE DE LA CHAIR

Réal.: Benoît Jacquot. Scénario: Jacques Fieschi d'après le roman de Yukio Mishima. Avec Isabelle Huppert, Vincent Martinez, Vincent Lindon, Marthe Keller, François Berléand, Danièle Dubroux. Image: Caroline Campetier.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Benoît Jacquot nous a habitués à des films d'épure, centrés sur des personnages importants quoique insaisissables, en des lieux presque accessoires, la caméra à l'écoute des émois intérieurs suggérés. Le cinéaste de La Fille seule et du Septième ciel était taillé sur mesure pour adapter le monde glacial, pétri de codes secrets du romancier japonais Mishima. Cela dit, transplantant le récit de Tokyo à Paris, sans heurts pourtant, il n'a pas vraiment remporté son pari. Des personnages guère sympathiques, une mise en scène trop fluide, une sensualité de propos traitée sur le mode intellectuel. Je ne crois pas que L'École de la chair connaisse un grand succès au Québec, tant ces codes froids s'exportent mal.

L'intrigue constitue un pas de deux entre une femme professionnelle, à l'aise, dans la quarantaine (Isabelle Huppert), et un jeune gigolo bisexuel, sans ambition (Vincent Martinez), qui la tient par les sens et qu'elle entretient.

Pas moyen de manquer Isabelle Huppert. Elle est au centre du film, pivot d'une action qui nous est livrée à travers son regard, ses gestes, le mystère d'un personnage dont le spectateur ne recevra pas toutes les clés. Il devra le comprendre par pro-



Isabelle Huppert dans une scène de L'école de la chair de Benoît Jacquot, inspiré d'un roman de l'écrivain japonais Mishima.

jection, en lui prêtant les motivations qu'il désire. Personnage miroir donc, insaisissable, fuyant, distant aussi, comme la rousse actrice elle-même. Livre-t-elle une performance de jeu? Même pas. Elle se contente d'exister, presque en creux, se glissant en douce dans la peau du rôle

sans l'habiter vraiment. Et malgré cette anti-performance d'Huppert, adaptée quand même à ce type de rôle indéfini, Vincent Martinez apparaît à côté d'elle bien mièvre, insignifiant à la limite, acteur très physique, porté par son aspect félin, mais desservi par un rôle devenu accessoire. Cette femme qui tout arrive se voit dotée d'un profil psychologique traditionnellement masculin. On dirait un homme du monde s'éprenant d'une serveuse ou d'une danseuse. La caméra voya-

ge, à travers ses yeux, dans un bar d'homosexuels où elle fait la rencontre de Quentin, à la maison où le jeune homme s'installe en demeurant libre de ses allées et venues, en voyage où il lui ment et s'échappe de plus belle.

On se retrouve devant un pas de deux mal emboîté, où l'effet de contraste ne créera pas de vraie synergie et où le couple apparaîtra toujours artificiel. Difficile de croire à ce duo. L'extrême pudeur du traitement cinématographique, qui élimine les scènes sexuelles pour se contenter de les suggérer, contribue à l'irréalité de leurs rapports. Et tout cet argent dépensé par elle pour acheter la présence du jeune homme mais aussi ses secrets, son passé... On ne comprend jamais vraiment sa frénésie d'enquête, sans doute parce que la force de leurs relations ne passe guère l'écran. Aimé par plusieurs, Quentin eût dû convaincre en figure de séduction. Beau et creux, il n'a ni les répliques ni le charisme pour se tailler un vrai personnage.

Le film manque de vie, d'ancrage. Seul acteur secondaire émergeant du lot, Vincent Lindon en contre-emploi paraît caricatural en travesti qui fouine et tire les ficelles de tout un chacun. Son personnage ne s'impose pas, faute de contours plus nets, pas davantage que Marthe Keller en amie au double visage qui trahit Dominique pour récupérer Quentin au profit de sa fille. Mais pourquoi, au juste? Il nous semble si peu intéressant, ce Quentin.

Isabelle Huppert est à la fois très présente dans sa force vulnérable et peu vibrante. Son personnage vit, traque, désire et se regarde faire tout ça, en quête de lui-même en somme. Mais elle paraît trop rationnelle, en contrôle d'une situation émotive dont on attend vainement l'explosion. Ce film lisse, coulant, à l'écoute des acteurs, parvient à instaurer un mystère mais échoue hélas à nous y intéresser.

VITRINE DE LA VIDÉO

Le sexe et ses misères

MARTIN BILODEAU

POST-COÏTUM, ANIMAL TRISTE

★★★ 1/2

Ce second long métrage de la cinéaste-comédienne Brigitte Roüan (Outremer) est un véritable choc, tant esthétique que thématique. Esthétique par sa construction remarquable, son récit morcelé qui renvoie à toutes sortes de jeux de miroir astucieux, et qui constitue un véritable triomphe d'intelligence. Thématique parce qu'il nous emmène du «côté femme» de la passion amoureuse, dans le corps et la tête d'une éditrice de quarante ans (campée par Roüan elle-même), mère de famille bourgeoise et sans histoire, qu'une liaison amoureuse avec un jeune «latin lover» au teint animal conduira dans les méandres de la désillusion et les arcanes de la dépression.

La femme qui oserait décrire, par le cinéma, art de l'image, la passion animale et l'odeur particulière d'un homme après le coït se devait d'être obstinée, narcissique et même exhibitionniste. Ces caractéristiques, propres à Brigitte Roüan, lui permettent de se projeter sans retenue dans ce projet en apparence enflammé et fou, mais en réalité méthodique et conceptuel, tissé d'intrigues parallèles et de sous-récits, de métaphores et de vases communicants. Sur les tablettes dès mardi.

LE SEPTIÈME CIEL

★★★ 1/2

Rares sont les films qui touchent par leur sobriété, leur intériorité et leur intelligence.

Le Septième Ciel, avant-dernier film de Benoît Jacquot — dont le p'tit dernier, L'École de la chair, sort en salles demain —, appartient à cette école du cinéma de la vie et du quotidien. Rencontre inattendue entre les ombres de Philippe Garrel et la lumière de Claude Sautet, Le Septième Ciel propose avant tout une grande rencontre d'acteurs entre Sandrine Kiberlain et Vincent Lindon, qui, intenses comme un piano accordé, prêtent leur âme à un couple désaccordé qui se cherche un équilibre, elle dans l'autonomie qui lui fera vaincre sa kleptomanie — et atteindre enfin l'orgasme —, lui dans l'interdépendance qui garantira son confort sentimental et matériel.

Porté par une vision de la psychanalyse tout à fait originale, le film de Jacquot est une expérience, en soi similaire à celle vécue par les protagonistes, avec ses troubles, ses malaises et ses égarements, qui font chavirer le récit dans l'imaginaire, voire le fantastique, et basculer dans la salle la déroute sentimentale, bien réelle, qui nous est montrée à grands renforts d'humour. La déroute faite film. Sur les tablettes dès mardi.

THE OPPOSITE OF SEX (L'Envers du sexe)

★★

Cette petite comédie indépendante signée Don Roos a fait pas mal de bruit à sa sortie au printemps der-



nier, et on se demande un peu pourquoi. Certes, l'intrigue, lourdement narrée par la petite peste de l'affaire, n'est pas sans ressorts: après avoir volé l'amant (Ivan Sergei) de son frère Bill (Martin Donovan) et l'argente de son coffre, Dede (Christina Ricci) prend la poudre d'escampette, laissant son frère aux prises avec une poursuite pour harcèlement sexuel sur un mineur (Johnny Galecki), qui se trouve être l'amant de son ex en fuite. Vous suivez? Aidé par son ex-belle-sœur (Lisa Kudrow, excellente) et le shérif local (Lyle Lovett) amoureux de cette dernière, Bill essaiera de remettre les pendules à l'heure.

Les scénarios de ce genre ont habituellement pour objectif de faire du bruit, de carburer aux chocs de personnalités opposées ainsi qu'aux dialogues incisifs. Bien que le film de Don Roos réponde à ces impératifs, il n'est par contre animé d'aucune réflexion — sur l'identité sexuelle, par exemple —, le cinéaste privilégiant les borborygmes absurdes qui ne nous apprennent rien sur les personnages mais qui ne manquent pas de faire rire. Avec pour résultat un film faussement audacieux.

GODZILLA



Est-ce bien nécessaire de rappeler que ce block-buster signé Roland Emmerich (Independence Day), le plus attendu du dernier été, est également le plus gros navet de la saison? Voici donc, toutes griffes dehors et tout suspense dissipé, cette énième variation sur le thème de la bête traqueuse puis traquée, qui semble ici tout droit sortie du Parc Jurassique — et non des profondeurs de l'océan Pacifique irradié —, qui débarque à New York, placote avec quelques passants intimidés et fait son nid à Madison Square Garden, où ses centaines d'œufs éclos multiplieront dans la même proportion la bêtise de la chose. Quelques petites stars du grand écran (Matthew Broderick, Jean Reno), essaieront pendant deux heures de lui voler la vedette; en vain.

Appel aux artistes professionnels interdisciplinaires désirant séjourner en France

En vertu d'un programme d'échanges culturels mis sur pied par le Conseil des arts et des lettres du Québec, l'Office franco-québécois pour la jeunesse et l'Association française d'action artistique, des artistes québécois peuvent bénéficier d'un séjour en France dans un atelier-résidence adapté à la nature de leur projet. Le séjour s'effectuera en 1999. La sélection des artistes se fera par jury.

Critères d'admissibilité

Être citoyen canadien âgé de 35 ans ou moins et résider au Québec, avoir au moins deux années de pratique artistique professionnelle axée sur l'exploration de plusieurs formes artistiques et s'appuyant sur de nouveaux modes d'intervention et de transmission, notamment celui des nouvelles technologies.

Date limite d'inscription : 4 décembre 1998

Renseignements et formulaire d'inscription

Francine Royer (514) 864-1984 ou 1 800 608-3350 (CALQ) Monique Dairon-Vallières (514) 873-4255 ou 1 800 465-4255 (OFQJ)



théâtre d'aujourd'hui



Nuit de chasse

de MICHELINE PARENT mise en scène de RENÉ RICHARD CYR Avec Chantal Baril, Sylvie Drapeau, Robert Lalonde, Julien Poulin, Guy Provost, Stéphane Simard et Jean Turcotte

Scénographie Jean Bard Costumes Lyse Bédard Éclairages Michel Beaulieu Musique Michel Smith Assistance à la mise en scène et régie Suzanne Bouchard

DU 6 NOVEMBRE AU 5 DÉCEMBRE 1998 3900, rue Saint-Denis • Billets à prix unique : 20\$ Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina RÉSERVATIONS [514] 282-3900

Advertisement for the play 'Un fil à la patte' by Feydeau. It features a large stylized title, a photo of a woman in a hat, and a list of the cast including Pierrette Robitaille, François Papineau, Sylvie Moreau, Carl Béchard, Normand Lévesque, François Tassé, Denis Roy, Danièle Lorain, Jean Asselin, Vincent Giroux, Denis Paris, Viviane Pacal, Christian Thomas, Gina Couture, Sasha Dominique, and Jean-Raymond Châles. The play is running from November 3 to 28, 1998.

Advertisement for 'Coup de cœur francophone' 12th edition. It features a circular logo with the text 'Coup de cœur francophone' and a list of names: Marie-Jo Thério, Fayo, Hélim, Marc Arsenault, Gérald Leblanc, Jim Corcoran, and Richard Desjardins. It also includes contact information for the publisher and various logos of participating organizations like Air France, Hydro Québec, and TV5.

Advertisement for the film 'Le Siège' (The Siege). It features a large image of the film's title and a list of theaters where it is being shown, including Cinéplex Odeon, Cinéma Guzzo, and Cinéma Pine. The text also mentions 'À l'affiche!' and 'Maintenant ouvert!'.

LES ARTS  
THÉÂTRE

# Entre burlesque et tragique

Le Trident donne la parole à deux personnages féminins hors normes, deux vieilles habitant des univers contradictoires

VINCENT DESAUTELS  
CORRESPONDANT  
DU DEVOIR À QUÉBEC

« Il y a deux crimes majeurs pour une femme: être vieille et être grosse », s'indigne Marie-Eve Gagnon. À la fois auteure et metteuse en scène, la jeune femme admet prendre la parole pour montrer des femmes, pour donner des rôles consistants aux comédiennes. C'est justement ce qui l'amène à Québec cet automne, elle qui a adopté Montréal depuis une quinzaine d'années: la mise en scène, au théâtre du Trident, de *Première jeunesse*, un texte qui ouvre la scène à deux personnages féminins comme on en montre rarement, quand on ne les cache pas carrément.

Marie-Eve Gagnon s'en félicite: « Ça me touche profondément, cette pièce-là, parce qu'elle met en scène deux vieilles femmes qui ont des désirs et qui les vivent. C'est important de montrer ça: à partir d'un certain âge, on ne voit plus les femmes. J'adopte tout à fait le discours qui veut que les femmes d'aujourd'hui soient complètement contrôlées par la dictature de la beauté et de la jeunesse. Tous nos désirs sont contaminés: on s'imagine libres alors que notre sexualité est influencée par les discours imposés. Pour moi, de présenter sur scène deux vieilles, telles quelles, avec leurs désirs et leurs corps hors normes, c'est un geste politique parce qu'on dirait que c'est presque tabou. »

**Mondes parallèles**

La metteuse en scène est lancée. À la défense des femmes, à la défense de celles qui ne correspondent pas aux modèles aliénants du culte de la jeunesse et de la beauté, mais aussi à la défense de la pièce qui lui permet d'exprimer ces idées. *Première jeunesse* est l'œuvre de Christian Giudicelli, homme de lettres français, Prix Renaudot en 1986, qui a à son actif plusieurs romans et pièces de théâtre; elle a été créée il y a onze ans par Annie Girardot et Odette Joyeux. At-elle des scrupules à monter un texte qui, malgré des qualités indéniables, ajoute peu à ce que les auteurs d'ici ont à dire et qui n'en impose pas moins un décalage culturel?

« C'est sûr qu'en tant qu'auteure, je préférerais qu'on monte davantage de textes québécois, convient Marie-Eve Gagnon, mais *Première jeunesse* est une pièce qui donne la parole à de vieilles femmes à l'heure où on ne les écoute même plus et ça, j'en profite. De plus, c'est une pièce intéressante parce qu'elle fait appel à la tradition clownesque européenne, à la notion de "corps souffrants", et que son écriture oscille entre burlesque et tragique. Ce qui n'empêche pas qu'il nous reste bien des pièces à écrire et à monter... »

*Première jeunesse* relate l'escapade de Simone (Denise Verville) et de Renée (Denise Gagnon) de leur petite



Marie-Eve Gagnon en répétition

ville de province vers Paris, la métropole et la porte de sortie vers un monde meilleur. La première, Simone, est une femme du peuple, toute d'une pièce; avec son franc-parler et ses idées simples, elle évoque inévita-

blement la droite populaire française. La seconde, Renée, personnifie au contraire la gauche intellectuelle: c'est l'image même de la France progressiste dont la tradition remonte jusqu'à la Révolution. Renée, institu-

trice à la retraite, est pétrie d'idées

qui n'ont, jusqu'à ce jour, jamais abouti à des actions concrètes. Leur rencontre improbable, celle de deux mondes parallèles peints à gros traits, se décline sur un mode métaphorique où le réalisme n'a que très peu de place. « On sent beaucoup l'auteur dans l'écriture, confirme la metteuse en scène. Les ficelles sont apparentes et il y a beaucoup d'invéraisemblances dans le récit. En fait, le texte touche à l'absurde malgré que la réalité de ces vieilles femmes soit très présente. » Seuls en scène, les deux personnages flottent sur un parcours fantaisiste, voire imaginé, où les lieux et les gens n'existent que parce qu'elles en parlent, où les péripéties s'imbriquent grossièrement pour mieux laisser transparaître la poésie à travers la détresse.

Reste le défi de faire passer une émotion qui semble destinée à une atmosphère plus intime que le vaste plateau de la salle Octave-Crémazie: « Ça sent la petite salle, cette pièce-là, confie Marie-Eve Gagnon, il me faut rendre l'intimité possible. » Elle a choisi de miser sur la crédibilité du jeu des deux actrices, cherchant à rendre les personnages humains et

attachants. « Je n'ai surtout pas essayé de faire "cute". Je considère important qu'on les voit pour ce qu'elles sont; je n'ai pas essayé de dissimuler quoi que ce soit. Il y a une beauté qui se dégage de cette pièce-là: un corps fatigué peut aussi être beau, il faut habituer notre œil à voir autrement », insiste-t-elle.

Autre défi, qu'elle aborde avec autant de sérénité, sinon plus: celui de diriger Denise Gagnon, sa propre mère. Marie-Eve Gagnon dit avoir atteint l'âge pour s'y frotter sans adversité mal placée; leur travail, ainsi que celui avec Denise Verville, se fonde sur un respect mutuel. « En même temps, rajoute-t-elle, travailler avec elle me permet de lui découvrir une facette que peu de gens ont la chance de connaître chez leur mère. Mais elle reste toujours la même femme, plutôt introvertie, et travailler avec elle se fait simplement. »

**PREMIÈRE JEUNESSE**

de Christian Giudicelli  
Présenté par le Trident dans la salle Octave-Crémazie du 10 novembre au 5 décembre

Le théâtre d'Agota Kristof  
une première nord-américaine!

montage et mise en scène  
Guy Beausoleil

**Bonne nuit les vivants!**

les univers d'Agota Kristof

Production autogérée  
en codirection avec

THÉÂTRE

3700, rue St-Louis  
angle Les Pins  
métro Sherbrooke

COMPLÈT  
8, 9, 11, 13, 16 et 18

du 4 au 22 novembre 1998  
Réservations: (514) 843-7738

Guy de Maupassant

# Le Horla

Avec : Patrick Quintal  
Mise en scène : Carole Nadeau  
Éclairages : Cathéri Barbeau  
Décor et costumes : Louis Hudon  
Musique : Jacques Jobin  
Régie : Lilie Bergeron

Du 28 octobre au 14 novembre 1998  
du jeudi au samedi, 20h30

SALE FRED BARRY  
4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

Billetterie 514 253-8974

BILLETTS 514 790-1245  
1 800 361-4595

Télé-Québec

Pierre Collin  
Pierre Lebeau  
Alexis Martin

Gabriel Gascon  
Henri Chassé  
Marie Michaud

# MAÎTRES ANCIENS

de Thomas Bernhard

adaptation et mise en scène  
Denis Marleau

4 Masques

«Les interprètes prennent un plaisir manifeste à jouer, et l'on sait qu'il n'est rien de plus contagieux que l'état joyeux de l'acteur tout à sa tâche.»  
J.P. Leonardini, L'HUMANITÉ, Paris, juillet 1996

Une création du Théâtre UBU  
en coproduction avec le Théâtre français du CNA  
et le Festival de théâtre des Amériques.

assistance à la mise en scène Michèle Normandin  
décor Claude Goyette, costumes Lyse Bédard, éclairage Guy Simard  
musique originale Denis Gougeon, conseiller littéraire Stéphane Lépine

du 11 novembre au 5 décembre  
vendredis à 20 h, samedis à 16 h

SALE FRED BARRY  
4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

Billetterie 514 253-8974

BILLETTS 514 790-1245  
1 800 361-4595

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal  
Papineau ou Viau, autobus 34 Pie IX, autobus 139 com@denise-pelletier.qc.ca www.denise-pelletier.qc.ca

LE DEVOIR

accès

22% de réduction les samedis



réchauffez la planète



Envoyez vos dons :  
3680, rue Jeanne-Mance  
Bureau 410  
Montréal (Québec)  
H2X 2K5  
(514) 982-6622  
1-800-471-SUCO  
www.suco.org

LES ARTS  
THÉÂTRE

# Les sentiers sinueux de la parole

Micheline Parent voit monter sa première pièce, *Nuit de chasse*, au Théâtre d'Aujourd'hui

SOLANGE LÉVESQUE

«Je viens de Saint-Henri», remarque d'emblée Micheline Parent, «autant dire de nulle part, par rapport au théâtre.» Mais elle ajoute tout de même: «C'est ce que nous vivons pendant l'enfance et l'adolescence qui nous pousse à nous exprimer.»

La création conduit sur les chemins les plus sinueux. Prenons le chemin de Micheline Parent: un cours classique, pour commencer, suivi d'une formation en art dramatique et en enfance inadaptée. A travers ces apprentissages, elle suit des cours d'histoire de l'art. Après avoir étudié ensuite le langage par signifié par les sourds, travaillé comme interprète à l'aide de ce système de communication visuel dans diverses institutions d'enseignement, complété l'École de Mime d'Omnibus et joué chez Carbone 14 et au Pool comme comédienne-mime, elle a senti le besoin de partir.

**Du silence à la parole**

Mis à part les détours, ce qui frappe le plus dans le parcours de cette jeune femme pleine de pudeur, c'est le passage progressif du silence à la parole. «La première fois que je suis partie pour Paris, j'avais envie de travailler du texte, de parler», dit-elle. Elle s'inscrit donc chez le professeur Jean Darnel où elle suit

un an des ateliers de théâtre comme comédienne, puis revient au Québec. Mais elle sent qu'elle a encore quelque chose à trouver en France; nouveau départ pour la capitale française où elle séjournera cette fois cinq ans. Tout en gagnant sa vie comme réceptionniste, elle se lance dans l'écriture. Elle habite un petit meuble au-dessus du théâtre de poche des Blancs-Manteaux avec Bella, sa grande chienne terre-neuve, quand un collègue lui offre de venir partager un petit pavillon à la campagne à Longpont, au nord de la capitale. Souvent seule dans le pavillon sans chauffage, au milieu de la forêt presque comme dans les contes, elle se sent vraiment isolée. C'est de l'isolement et de l'inquiétude engendrés par cette solitude que lui est venue l'idée de *Nuit de chasse*. «Une copine de travail qui écrivait aussi et à qui j'ai fait lire les premières versions de mon texte m'a suggéré de demander une bourse à l'Association Beaumarchais, un organisme qui assure un soutien financier à l'écriture pour les arts de la scène.» explique-t-elle. «J'ai donc posé ma candidature et, à ma grande surprise, j'ai obtenu une

subvention qui m'a permis de parfaire mon manuscrit.»

**Les influences**

Quelques-uns de ses auteurs de prédilection: Claudel, Ionesco, Beckett, Pennac... «Je suis un peu lyrique», dit-elle avec un brin de timidité, sachant très bien qu'elle se démarque par là d'une certaine mode. Gilles Maheu a eu sur elle une influence marquante: «J'admire ce grand artiste et conserve une reconnaissance envers lui qui m'a permis de faire mes premiers pas au théâtre. J'ai beaucoup appris à son contact», avoue-t-elle. En faisant ses bagages, avant de quitter Paris, elle brûle tout ce qu'elle a écrit: textes de chansons, journaux intimes... «Je sentais le besoin de faire table rase pour repartir à zéro», avoue-t-elle. Tout, sauf deux canevas de pièces en chœur et *Nuit de chasse*, qu'elle soumet au

Centre des auteurs dramatiques. «C'est à Marie-Christine Lesage qu'on avait confié la tâche de lire et de commenter mon texte, et elle m'a vraiment beaucoup aidée à le mettre au point en me faisant part de critiques pertinentes qui m'ouvraient des pistes.» À peu près en même temps, Micheline Parent envoyait sa pièce au Théâtre d'Aujourd'hui, n'y croyant pas vraiment. Le manuscrit a été retenu d'emblée par Michelle Rossignol.

Ce qui frappe le plus dans le parcours de cette jeune femme pleine de pudeur, c'est le passage progressif du silence à la parole.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«C'est bon de sentir l'équipe emballée par mon texte», constate Micheline Parent. «Cette aventure est un grand bonheur pour moi qui croyais avoir décroché du milieu théâtral.»

## la femme comme champ de bataille

de matëi visniec  
du 17 novembre au 13 décembre 1998

CARTES ABONNEMENTS  
DISPONIBLES  
526-6582



THÉÂTRE  
ESPACE  
LA VEILLÉE

une production le groupe de la veillée, présentée dans le théâtre intime, mise en scène claudie lemieux, avec tania kontoyanni et cary lawrence, scénographie et éclairages claudie goyette, bande sonore et images philippe laliberté.

1371, rue ontario est, réservations 526-6582, réseau admission 790-1245



PUBLICITÉ SAUVAGE



**La Grande Magia**  
de Eduardo de Filippo mise en scène de Serge Denoncourt  
traduction de Michel Dumont et Marc Grégoire  
Monique Miller Jacques Godin Germain Houde  
Gary Boudreault Suzanne Clément Antoine Durand Kathleen Fortin Benoit Girard  
Roger Joubert Jean-Guy Legault Marc Legault Danielle Lépine Béatrice Picard  
Catherine Ruel David Savard Lénie Scoffie Jean-Guy Viau Jean-Manuel Vital  
DU 28 OCTOBRE AU 5 DÉCEMBRE 1998  
**DUCEPPE**  
CKAC 730 La Presse Châtelaine MEDIACOM Tél.-Québec  
Théâtre Jean-Duceppe Place des Arts Billets en vente à la PQA / 514 842 2112 et Réseau Admission / 514 790 1245. Redevance et frais de service.

*Nuit de chasse*, c'est l'histoire d'une femme qui réussit à s'échapper du domicile conjugal où elle est tenue enfermée; l'action se déroule pendant la période de chasse à l'original.

«Il y a deux chasses; la pièce parle d'un homme possessif et de Béatrice sa femme qui a besoin de s'évader, de vivre autre chose. Dans un sens plus large, la pièce peut rejoindre tout le monde», remarque l'auteur, «puisque ce besoin d'expansion, de quitter le connu, de rompre tous les liens familiaux et autres dans le but d'aller explorer ailleurs est universel». C'est grâce à un employé de son mari que Béatrice pourra partir. «L'atmosphère est assez dramatique», précise-t-elle, «tout se passe dans un rythme de poursuite; René Richard Cyr a réussi à créer ce climat d'urgence et de suspense.»

Si Micheline Parent a été inspirée par l'impérieux besoin d'évasion de ce personnage féminin et interpellée par son questionnement, elle ne voit toutefois pas sa pièce comme un jugement sur la violence faite aux femmes: «La pièce parle d'abord d'évolution et de la difficulté que nous avons à entendre son texte dans la bouche d'autres comédiens a été selon elle «une expérience fabuleuse! C'est un peu comme voir un film après avoir lu le roman qui a servi de trame au scénario, c'est aussi étonnant. Il y a dans cette expérience un enseignement in-

comparable», affirme-t-elle.

Le traitement accordé à son œuvre par Le Théâtre d'Aujourd'hui la ravit; Cyr a composé pour *Nuit de chasse* une distribution brillante: Sylvie Drapeau, Robert Lalonde, Chantal Baril, Julien Poulin, Jean Turcotte, Guy Provost et Stéphane Simard se partagent les rôles sous la direction de René Richard lui-même. «C'est bon de sentir l'équipe emballée par mon texte», constate-t-elle. «Cette aventure est un grand bonheur pour moi qui croyais avoir décroché du milieu théâtral.»

Micheline Parent ne voit pas sa pièce comme un jugement sur la violence faite aux femmes: «La pièce parle d'abord d'évolution et de la difficulté que nous avons à rompre nos amarres.»

**Toucher, surprendre**

Ce que la spectatrice Micheline Parent attend, quand elle va au théâtre, c'est «d'être bouleversée, touchée par les larmes ou par le rire, mais être surprise par quelque chose qui me fait avancer.» On ne sera pas étonné de l'entendre souhaiter émouvoir et surprendre les spectateurs de sa propre pièce. Elle n'a d'ailleurs sans doute pas fini de nous surprendre puisqu'elle travaille actuellement sur deux autres œuvres dramatiques qui s'appellent de manière provisoire *Les Tournants* et *Mon Loup*. En attendant, elle sort peu, travaille beaucoup et vit dans l'ouest de l'île, où elle peut se promener avec

Bella qui a maintenant pour compagne Lady, une collie blonde. «Leur acceptation et leur amour inconditionnels me font du bien», dit-elle.

**L'Ogrelet**  
de Suzanne Lebeau

Une création du **Carrousel** à 10 ans  
Texte : Suzanne Lebeau  
Mise en scène : Gervais Gaudreault  
Distribution : Mireille Thibault et François Trudel  
Concepteurs : Dominique Gagnon, Diane Leboeuf, Francine Martin et Robert Vézina  
«Du beau travail de mise en scène basé sur un très beau texte poétique, inspiré et intelligent.»  
Dominique Charbonneau, Radio-Canada

**La Maison Théâtre buissonnière**  
Billets en vente (514) 288-7211  
245, rue Ontario Est 514 790-1245  
Métro Berri-UGAM 1 800 361-4595

**La forêt s'expose**  
une exposition d'art contemporain : 9 artistes, 9 regards sur la forêt  
Claude-Philippe Benoit  
Sylvie Bouchard  
Guy Bourassa  
Lise-Hélène Larin  
Francine Larivée  
Gilles Mihalcean  
Monique Mongeau  
Roberto Pellegrinuzzi  
Michel Saulnier  
Commissaire : Gervais Gaudreault, assisté de Francine Martin  
Organisée par le Carrousel en collaboration avec la Maison Théâtre  
Dans le hall et les foyers de la Maison Théâtre  
Ouverte au public entre 13 h et 17 h

Du 21 octobre au 8 novembre 1998  
Les samedis et dimanches à 15 h  
7 novembre • 8 novembre  
Supplémentaire le 8 novembre à 13 h

**foyer de jeunes travailleurs et travailleuses de montréal inc.**

Le Foyer de jeunes travailleurs, partenaire de l'entreprise privée

Tel. (514) 522-3198

LES ARTS

INDUSTRIE DU DISQUE

VITRINE DU DISQUE

# Trois tounes pour 25 cennes, version Internet

La multinationale Sony installe son juke-box sur la toile

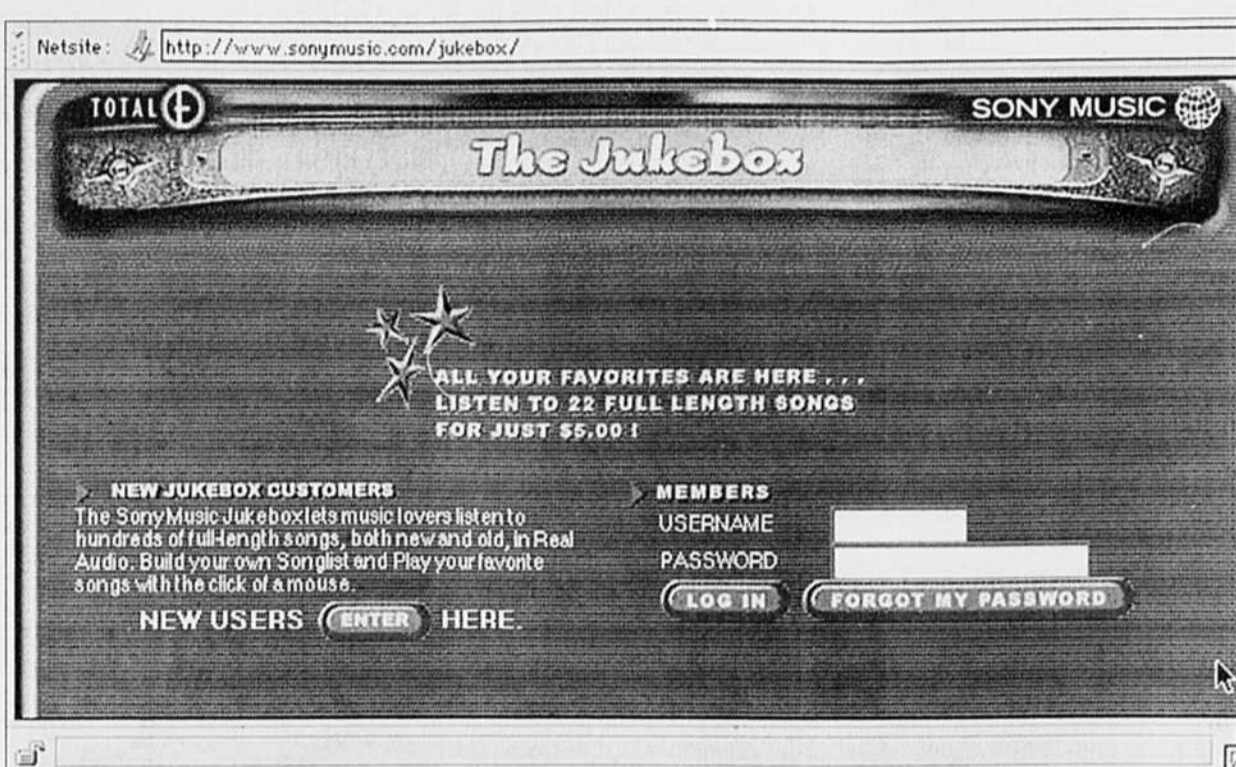
SYLVAIN CORMIER

Mais où est donc la fente pour mettre le trente sous? se demanderait, interloqué, mon cher grand-père Louis, s'il était encore parmi nous. Pas de fente. Pas de tremie sous non plus. Mais il s'agit pourtant bien d'un juke-box, du genre virtuel, qui contient présentement quelques centaines des titres récents des artistes de la multinationale Sony, mais pourrait bientôt contenir le catalogue entier. Pour y accéder, c'est tout juste plus compliqué que le trente sous dans la fente. On n'a qu'à accéder au site Sony Music Online ([www.sonymusic.com/jukebox](http://www.sonymusic.com/jukebox)), télécharger gratuitement le logiciel Real Player et, moyennant le numéro de carte de crédit, obtenir au choix, dix chansons pour 2,50 \$ US, 22 titres pour 5 \$ US, ou 50 pour 10 \$ US. Les chansons ainsi commandées sont alors disponibles à l'auditeur pendant vingt-quatre heures, le décompte commençant à la première écoute de chaque titre. Ce que le bulletin quotidien de *Billboard Online* ne dit pas, ce que la multinationale Sony se garde bien de suggérer, c'est qu'une fois téléchargées, les chansons peuvent très bien être encodées sur un disque compact, à l'aide du brûleur dorénavant offert à un prix de moins en moins prohibitif. A 2 \$ canadiens le compact vierge, faites le calcul. Évidemment, il n'y a pas de serveuse en patins à roulettes pour vous servir la raclette A&W. C'est là qu'a mon sens, le bât blesse, et que je me rallie au grand-père Louis. Réactionnaire, je veux la fente dans le juke-box et les p'tites languettes de métal pour tourner les pages du catalogue. Voyons, *Tassez vous de d'la*, par les Colocs? B-23. Aaaaa!

## William Dunker, prix Québec/Wallonie-Bruxelles du disque 1998

C'est lui, l'armoire décapée qui tient la basse (comme une allumette!) avec les Fabuleux Elegants, le réjouissant groupe *ad hoc* formé au début de 1998 à l'initiative du producteur Pierre Tremblay, au sein duquel Dunker et d'autres lurons de son espèce, nommément Patrick Normand, Jeff Smallwood et Bourbon Gautier, s'amuse tellement qu'ils viennent d'empocher le Félix de l'album country de l'année. S'ajoute au plaisir l'insigne honneur de recevoir ces jours-ci le prix Québec/Wallonie-Bruxelles du disque 1998, pour son album à lui tout seul, superbe lot de chansons country-folk-pop serinées en wallon et intitulé *Trop chaud*. On lui remettra le truc, et la bourse de 5 000 \$ y étant rattachée, juste avant son programme-double du 11 novembre avec Sylvain Lelièvre à la Maison de la culture Frontenac, dans le cadre du Coup de cœur francophone.

Pearl Jam, la liste



Le juke-box virtuel de la multinationale Sony

La date fatidique du 24 novembre approchant, les détails se précisent à l'horizon: selon le site Pearl Jam Rumour Pit, relayé par le New Musical Express Website (sur le ouébe, on ne sait jamais d'où l'information origine vraiment) le tout premier album live des vétérans grunge de Pearl Jam, enregistré lors de la dernière tournée qui les mena au triomphal show de Montréal, s'intitulera *Live On Two Legs*, et contiendra les titres suivants: *Corduroy*, *Given To Fly*, *Hail Hail, Daughter*, *Elderly Woman Behind The Counter In A Small Town*, *Untitled, MFC*, *Go, Red Mosquito*, *Even Flow*, *Off He Goes*, *Nothingman*, *Do The Evolution*, *Better Man*, *Black*, ainsi qu'une furieuse reprise du *Fucking Up* du parrain Neil

Young. Ce sont les bootleggers qui vont être marris.

## Les Irlandais chantent leurs morts

Volant à la rescousse des victimes de la bombe qui, en août dernier, explosa à la face du processus de paix en Irlande, les habitués volontaires s'y collent encore: la générosité, curieusement, vient toujours des mêmes. C'est donc aux fiers gars de U2, à l'irréductible Van Morrison, à l'irréductible Sinead O'Connor, à l'éthérée Enya et aux folkies celtiques The Corrs, entre autres, que l'on doit *Across The Bridge Of Hope*, album collectif lancé à la fin du mois au Royaume-Uni. C'est le titre d'un poème écrit par l'une des victimes, un gamin de 12 ans nommé Sean McLaughlin, précise le communiqué rapporté par *Billboard Online*. L'acteur Liam Neeson le récite. Étrange! Sinead O'Connor a choisi pour l'occasion d'interpréter *Chiquitita*, succès du groupe Abba. Coup encore plus dur pour le processus de paix en Irlande.

## Les Beach Boys chantent Noël

On les imagine mal, nos garçons plagistes préférés, planches de surf saisies dans une vague pétrifiée, babouche et orteils à l'air dans ça d'épais de neige, grattant le pare-brise de leur 409 en chemises hawaïennes, mais bon, c'est Noël partout le 25 décembre, et pas seulement chez nous, là où on se les gèle vraiment. La réédition du célèbre *Beach Boys Christmas*

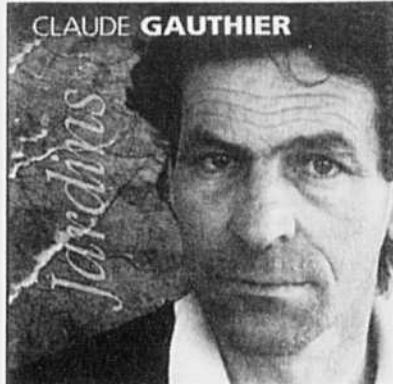


Sinead O'Connor

SOURCE ROCKFEST

## JARDINS

Claude Gauthier  
GSI Musique (Musicor)



Après Sylvain Lelièvre, au tour de Claude Gauthier. Au vétéran chansonnier de Lac-Saguay d'avoir enfin accueilli dans la grandissante famille de la compagnie de disques Gestion Son Image de Robert Vinet, ou il bénéficie des mêmes égards que les pointures de la boîte, les Charlebois, Ferland, Vigneault.

Jugez-en par le seul boîtier de ce *Jardins*, élégant digipak (version carton dur et glacé des «jewel cases» de plastique) à l'intérieur duquel est inséré un livret d'impressionnante facture. Belle porte d'entrée. L'ouvrir ne déçoit pas. La réalisation du disque est pareillement soignée: Daniel Lavoie a mené pour la première fois la chanson de Gauthier à son véritable degré d'achèvement. En trois décennies et demie d'enregistrements, ni Gamma, ni Columbia, ni même les sympathiques artisans de l'étiquette Transit (responsables du précédent *Planète cœur*) n'avaient donné au grand six-pieds les moyens de magnifier ainsi ses airs, délicatement augmentés d'accordeon, de piano ou de guitare, lovés au sein d'orchestrations signées François Dompierre (l'introuvable de *Viens dans mon jardin*, notamment). C'est encore du Claude Gauthier, c'est-à-dire que les mots se bousculent souvent au portillon d'une métrique mal maîtrisée, que le sentiment vrai s'accompagne d'une certaine gaucherie dans l'expression (si rimant avec psy dans *Quand le soir*, débile avec billes dans *Vieille chouette*), mais c'est ce qui confère à l'homme son humanité: rarement toucha-t-il plus juste que dans *Muerte, amor, ami*, jamais fut-il plus poignant de simplicité que dans *Bonne fête mon amour*. Et jamais son chaud timbre ne servit autant de notes justes. C'est la rançon du respect: sexagénaire ou pas, l'homme considéré se dépasse. Demandez à John Glenn.

Sylvain Cormier

IN MY LIFE  
George Martin  
Echo (MCA/Universal)

Il y a peu d'hommes que j'admire plus en ce monde que le réalisateur de disques George Martin, sinon mon papa et François Olivier, mon vieux professeur de français au secondaire. Et pas seulement parce que Martin extirpa des Beatles la meilleure musique pop du siècle: à le côtoyer en un quart de siècle de beatlemania chronique, on ne peut que s'incliner devant sa grandeur d'âme, sa noblesse, sa fine intelligence. Deux fois, lui parler fut un honneur: deux fois, il écouta mes balbutiements de fan extatique comme si j'étais le plus pertinent des interlocuteurs. C'est dire à quel point il me désole d'écrire qu'on aurait pu se passer de ce disque-testament.

Capable d'erreurs de jugement en dépit de son exemplaire parcours, Martin commet ici la même bourde qu'en 1978, alors qu'il supervisa la bande sonore du navet *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*, médiocre comédie musicale où les Steve Martin, Bee Gees et autres Peter Frampton avilissaient le chef-d'œuvre des Fab Four. Revoilà le cher George au

VOIR SUITE EN PAGE B 12

GeorgeMartinInMyLife



# Radiofictions endirect

Dans le cadre de Coup de Cœur francophone

Pour voir la radio sur scène autrement

En direct de Montréal le 9 novembre 98 à 19h30 au Cégep Maisonneuve 2 700, rue Bourbonnière

Une Radiofiction en direct - signée Dan Bigras Y ment

La série *Radiofictions en direct - sur scène* est un tout nouveau genre de spectacle où les oreilles sont aux premières loges et où les coulisses s'offrent aux yeux du public. Laissez-vous emporter au fil de cette histoire dérangeante par la force du texte de l'auteur, par l'interprétation magistrale des comédiens, par les ambiances et les musiques créées par les musiciens et un environnement sonore qui transgresse la réalité.

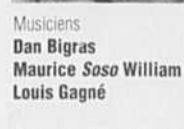
Mais venez aussi et surtout exercer votre voyeurisme dans les coulisses de la mise en onde grâce à l'équipe de production - réalisatrice, techniciens et bruiteurs - que vous pourrez observer. Vous serez témoin de leur travail puisque qu'eux aussi font partie intégrante du spectacle que vous aurez sous les yeux ou dans les oreilles. C'est selon...

Assister à la réalisation d'une *Radiofiction en direct - sur scène*, c'est être complice du trac que vit toute l'équipe. Cette équipe insoumise, rarement réunie sur scène, vous convie à un voyage tout en image et en émotion et vous amène avec elle sur la corde raide du direct. 5... 4... 3... 2... 1... Cue

Auteur Dan Bigras

Musiciens  
Dan Bigras  
Maurice Soso William  
Louis Gagné

Réalisation Line Meloche



Gouvernement du Québec  
Ministère de la Culture  
et des Communications



Cette fiction radiophonique sera diffusée à la Chaîne culturelle de Radio-Canada (100,7 à Montréal) le 9 novembre à 22h.

En première partie le conteur Gérard Potier, accompagné de son accordéoniste, présente un extrait de son spectacle *Beau et courageux*.

Achats et réservations de billets : Billeterie Articulée : (514) 844-2172

chaîne culturelle Radio-Canada

Productions Pascale Grajjanin

Dans le cadre du Festival MusINOVembre 1998 organisé par l'Université McGill en collaboration avec la Société de musique contemporaine du Québec, CBC Radio Two, Radio-Canada et le Goethe Institut

<p><b>MusINOVembre I</b> Mercredi 11 novembre 1998, 20 h Œuvres de Beethoven, Schnebel et Huber Catherine Vickers, piano</p>	<p><b>MusINOVembre III</b> Vendredi 13 novembre, 20h LONG COURRIER Œuvres de Eggert, Harman, Huber, Ratté et Stockhausen</p>
<p><b>MusINOVembre II</b> Jeudi 12 novembre 1998, 20 h Œuvres de Ives, Godin, Talpash et Huber Marc Couroux, piano, Normand Forget, hautbois, l'Ensemble de musique contemporaine de McGill, direction : Denys Boutiane</p>	<p>Lise Daoust, piccolo, Moritz Eggert, piano, Michel Ratté, batterie préparée, Yves Charuest, claviers et synthétiseurs, l'Ensemble de la SMCQ, direction : Walter Boudreau</p>

Billets : 25\$/17\$/15\$ aînés, étudiants  
Renseignements et abonnements SMCQ : (514) 843-9305

Salle Pollack / Université McGill  
555, rue Sherbrooke Ouest  
(514) 398-4547

CHAMPIGNY DU 5 AU 15 NOVEMBRE 1998

12<sup>e</sup> édition

**Coup de cœur francophone**

**SYLVAIN LELIÈVRE**  
MERCREDI 11 NOVEMBRE 1998 20h  
MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC  
2550, RUE ONTARIO EST

BILLETTERIE ARTICULÉE (514) 844-2172  
300, BOUL. DE MAISONNEUVE EST INFORMATIONS ET BILLETS  
[www.netmusik.com/coupdecœur](http://www.netmusik.com/coupdecœur)

LES choses INUTILES  
16<sup>99</sup> SYLVAIN LELIÈVRE  
LES choses INUTILES  
4380, RUE SAINT-DENIS  
OUVERT 7 JOURS DE 9 h À 22 h  
STATIONNEMENT GRATUIT À L'ARRIÈRE  
CARREFOUR ANGRIGNON • CENTRE LAVAL

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

SUITE DE LA PAGE B 11

crépuscule de son illustre carrière (pour cause d'ouïe déclinante), offrant les merveilles de ses chers Beatles à des vedettes de cinéma et quelques superstars de la musique. Goldie Hawn jazzant *A Hard Day's Night*? Jim Carrey se décrochant les mâchoires aux dépens de *I Am The Walrus*? James Bond annonçant *In My Life*? Non merci. Mauvais casting. Même l'as guitariste Jeff Beck confine *A Day In The Life* à la musak de luxe. Seule notre Céline Dion, étonnamment, ne gâche pas *Here, There And Everywhere*, faisant preuve d'une rare retenue. Belle ironie, tout de même: 34 ans après avoir repiqué les Beatles avec les Baronets, René Angélil s'offre à travers Céline le cinquième Beatle lui-même. C'est fou, mais c'est tout.

S.C.

LES GRANDS NUMEROS UN  
Françoise Hardy  
Vogue/BMG Québec

Signalons au passage cette honnête compilation bon marché des succès de Françoise Hardy, conçue localement à partir du répertoire première époque de la grande asperge du yé-yé (les années Vogue 1962-1969). Doté d'un livret minimal mais correctement illustré, incluant un court texte de présentation, plutôt conséquent dans le choix des titres (à peine manque-t-il *Le Temps de l'amour*), ce disque est l'idéal point de départ d'une redécouverte des mélancoliques airs de la belle Françoise, parfaite incarnation de la jeune fille triste des romans de Sagan. Y a-t-il nostalgie plus cruelle que celle de *La Maison où j'ai grandi*? Cœur plus esseulé que celui de *Voilà*? Constat plus



désespérant que celui d'*Il n'y a pas d'amour heureux*? Pour broyer délicieusement du noir, il n'y eut jamais plus idoine que cette voix de morne plaine, cette lippe charnue, ce cheveu droit, cette moue sans joie, cette ligne filiforme: c'est parce qu'il n'y a plus de chanteuses aussi craquantes qu'on ne se lasse pas des années soixante. Ni d'aller seul dans les rues l'âme en peine.

S.C.

BROTHERS GONNA WORK IT OUT

The Chemical Brothers (Virgin)  
Pour Tom Rowlands et Ed Simon, le tout avait commencé à Manchester, pendant leurs études universitaires en histoire médiévale. Le soir, plutôt que le silence de la bibliothèque, les deux compères aimaient bien mieux le bruit assourdissant des discothèques comme la légendaire Hacienda ou, de simples tapeteurs de pied, ils devinrent bientôt tourneurs de platines, bien avant de composer leur propre musique et de devenir les Chemical Brothers.

*Brothers Gonna Work it Out*, composé de cinq sets de mixage intensif

durant entre dix et vingt minutes, constitue donc un retour aux sources pour ce duo techno dynamique. Et si ce disque dansant est un peu moins adapté à l'écoute générale, il constitue une fabuleuse trame sonore du voyage sur l'autoroute ou sur Internet, ou une façon simple et économique d'inviter les meilleurs DJ de la planète à son party d'Halloween. En rendant méconnaissables des chansons d'autres groupes (*Spiritualized*, *Meat Beat Manifesto*, etc.) ou en générant leurs propres sonorités, les Frères Chimicos ont un sens du rythme inégalé et inimitable. Seul défaut, une fâcheuse tendance à la crampe au mollet, l'écoute provoquant une irrésistible envie de taper du pied.

Rémy Charest

CYPRESS HILL IV  
Cypress Hill  
(Ruffhouse/Sony)

Dans le monde du rap américain, Cypress Hill se distingue par son engagement en faveur de la légalisation de la marijuana (les chansons *Dr Greenthumb* et *High Times*, notamment) et surtout, par les enveloppes sonores hallucinantes dont ils entourent des propos parfois humoristiques, parfois préchi-précha, ou une vision assez crue de la vie dans le ghetto. Bordant sur le gangster-rap, mais intégrant pleinement à leur son une multitude d'influences (des rythmes mexicains de *Tequila Sunrise* aux atmosphères de trames sonores cinématographiques sur *16 Men Till There's No Men Left*), les rappers de Cypress Hill rappent également avec des tonalités de voix très distinctives. Dommage qu'un travail aussi bien fichu, d'une intensité étonnante et intelligent à bien des chapitres sombre également dans la bêtise et la misogynie (particulièrement sur la déplorable *I Remember that Freak Bitch*), des attitudes qui semblent malheureusement l'apanage trop fréquent de ce genre musical à discours.

R.C.

PANIQUE CELTIQUE  
Manau  
(Polydor)

Du rap américain est né, avec son identité propre, le rap français. Voilà maintenant que le rap français a engendré un cousin à la mode bretonne, le rap armoricain, qui permet au groupe Manau de faire pas mal de chemin sur nos radios et chez les disquaires grâce à *La Tribu de Dana*, où les rythmes hip-hop sont rehaussés joliment par la cornemuse. Saveur du mois, jolie trouvaille sonore (la harpe, l'accordéon et les tambours traditionnels viennent compléter l'enrobage sonore) ou virage à suivre dans ce genre musical? On n'a pas tout à fait résolu la question, mais on se réjouit tout au moins que ce groupe ait donné des textes originaux, tournés vers l'identité bretonne et les légendes anciennes, plutôt que sur les histoires de drague et de gang dont les rappers font le plus souvent leur ordinaire. Et puis on s'amuse bien, avec ces rappers, quand ils reprennent le refrain folklorique *J'ai vu le loup, le renard et la belette* pour questionner mi-légers, mi-sérieux, leur propre culture.

R.C.

KEITH JARRETT  
Tokyo'96  
ECM

Keith Jarrett à un journaliste de la revue *Jazzman*: «Avec Gary (Peacock, contrebassiste) et Jack (DeJohnette, batteur) je ne me pose pas la question de savoir si le morceau est bien, ils le joueront avec plaisir [...] Quand on a commencé à jouer, notre but n'était pas de nous focaliser sur le répertoire. Nous aspirons tout simplement à une musique libre, à une liberté totale [...] Nous abordons la musique exactement comme des lézards. Uniquement préoccupés du feeling, sans nous préoccuper du feeling, sans nous préoccuper de savoir si notre discours est dense ou pointilliste. Nous jouons une mélodie et quelque chose se passe. Parce que nous sommes à l'écoute. Le jazz, c'est l'écoute. Aux antipodes de l'ego.»

Bien. Le 30 mars 1996 au Orchard Hall de Tokyo, Jarrett et ses complices, Peacock et DeJohnette égrenent les notes de standards aussi éculés que les *Feuilles d'automne* du duo Kosma-Prévost ou *My Funny Valentine* que ceux plus sombres comme le *John's Abbey* de Bud Powell. Pour être à l'écoute l'un de l'autre, l'un des autres, ils le sont.

Mais bon, si c'est bon parce qu'avec des musiciens de cette trempe il peut difficilement en être autrement, on se demande tout de même qu'est-ce que ce trio amène de nouveau et surtout de séduisant dans l'interprétation de standards? Autrement dit, c'est bon sans trop être bon. Dit autrement, mettons que c'est bien, confortable, tranquille, mais un peu trop pépère.

Serge Truffaut

THE LOUNGE LIZARDS  
Queen of All Ears  
Strange & Beautiful Music

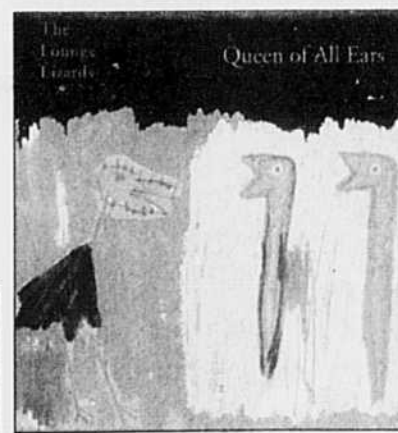
Yes! Un nouvel album des Lounge Lizards est sorti. Ça doit être la fête. Faut sabrer le champagne et consommer sans modération le petit rosé. Parce qu'un nouvel album des Lizards de John Lurie, c'est rare. Trop rare.

Alors, les Lizards d'aujourd'hui qui sont-ils? John joue toujours des saxos et compose toujours des morceaux enlevants comme très étonnants. Son frère Evan est toujours au piano. Le montrealais Michael Blake est toujours au ténor. Il y a également une violoncelliste, un trompettiste, deux percussionnistes, un guitariste et un bassiste.

Puis? C'est excellent, sublime, convaincant. On en voudrait encore et encore de cette musique moderne-newyorkaise-urbaine-nocturne-funky-drôle, de cette musique vivante, très vivante. On en voudrait... Hélas! Connaissant le Lurie, on se dit: «Nom de Dieu! Va falloir attendre trois ans.»

Remarque, qu'on se consolera en écoutant ce *Queen of All Ears*. Avec d'autant plus d'enthousiasme, qu'on a comme qui dirait la certitude qu'on ne l'aura pas épuisé d'ici le prochain.

S.T.



Bob Dylan, à l'époque où le chanteur trahit son auditoire folk et devient rock.

Le triomphe de Judas  
Le soir où Bob Dylan changea le monde, comme si vous y étiez

SYLVAIN CORMIER

THE BOOTLEG SERIES  
VOLUME 4  
LIVE 1966: The «ROYAL ALBERT HALL» CONCERT  
Bob Dylan  
Columbia/Legacy (Sony)

Fantasma d'adolescent, puis d'homme, j'ai toujours rêvé d'assister aux grands moments de l'histoire du siècle. Plonger dans le chronographe comme dans l'émission *Au cœur du temps*, débarquer sur le monticule de gazon devant la limo du président Kennedy une seconde avant que les tireurs ne l'abattent en tir croisé (selon la version du complot), pénétrer dans le studio Sun de Memphis au moment même où vient à Elvis l'idée saugrenue d'essayer *That's All Right, Mama* en pleine pause-café, voir des couilles Charlebois «pitcher ses drums» aux Français à l'Olympia, marcher aux côtés du général de Gaulle à la libération de Paris. Être témoin de l'histoire autrement qu'au présent, impossible félicité? Mais non, c'est parfois faisable, et ce formidable disque le prouve: on est pratiquement dans la salle de Manchester au moment le plus important de l'histoire du rock, le moment où Dylan trahit son auditoire folk et devient rock. *The most electrifying single moment in post-war culture*, soutient le critique Richard Williams dans la dernière livraison du magazine britannique *Mojo*.

Ce qu'il y a de formidable, c'est que ce n'est pas un récit. On entend tout ça sur la bande du spectacle — que l'on avait longtemps cru être celui du Royal Albert Hall, d'où le titre entre guillemets —, enfin disponible au-dessus du comptoir. Depuis plus d'un quart de siècle, en effet, des versions plus ou moins complètes de l'enregistrement existaient en bootlegs: on estime à 100 000 le nombre de fans qui avaient déjà le *Royal Albert Hall Concert* en leur illégitime possession. Ceux-là, comme nous, se procureront le double disque officiel, au son parfait, assorti d'un extraordinaire livret, véritable mini-livre foisonnant de détails et photos inédites. Et ce qu'ils savaient sera dorénavant sur par tous: ce show-là est probablement le meilleur de toute la carrière de Dylan. Qu'on en juge par le sentiment d'urgence dans le ton, par la puissance de frappe des Hawks: c'est la dévastatrice contrepartie live de *Blonde On Blonde*, l'album le plus célèbre de Dylan (avec *Blood On The Tracks*). Rien de moins. Acoustiques, *Just Like A Woman* et *Mr. Tambourine Man* ne seront jamais plus belles (sinon au *Concert For Bangla Desh*, débattent les férus). Plus électrisantes que simplement électriques, *Ballad Of A Thin Man*, *One Too Many Mornings* n'auront plus jamais cette densité. Dylan ne chantera avec jamais plus de conviction. Malgré les attentes, malgré le caractère presque trop légendaire de l'enregistrement, l'expérience d'écoute est étonnamment fraîche. Je vous le donne en cent comme en mille: on est là. A cette seule différence près: on n'aurait pas hâte.

Idéal complément d'écoute, procurez-vous le *Mojo* de novembre: un dossier de trente-trois pages, intitulé *Judas Christ Superstar*, y fouille les vingt jours qui ont changé le rock. Vous y apprendrez que le 22 mai 1966, cinq jours après le fameux concert, Dylan fit la tournée des grands ducs à Paris avec... Johnny Hallyday. C'est pour de tels renseignements que la vie de chroniqueur de rock vaut d'être vécue.

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE  
**OPUS DU PUBLIC**

Le Conseil québécois de la musique a créé l'Opus du public afin de récompenser l'artiste préféré du public dans le domaine de la musique de concert.

**Votez pour l'artiste de votre choix!**

Manifestez vos coups de cœur pour les compositeurs, chefs d'orchestre et interprètes qui se sont le mieux illustrés au cours de la saison 1997-1998 dans le domaine de la musique de concert!

Le bulletin de participation est aussi disponible sur les sites:  
Le Devoir • ledevoir.com  
CQM • cqmq.ca  
La Scena Musicale • scena.org  
Radio-Canada • radio-canada.ca

Courez la chance de gagner un week-end pour deux à Boston, comprenant 2 billets pour le Boston Symphony Orchestra! Les gagnants seront invités à assister au Gala des Prix Opus le 29 novembre prochain. Aussi à gagner 10 DC. Une valeur de 1000 \$.

chaîne culturelle Radio-Canada  
**LE DEVOIR**

**Bulletin de participation**

Mon artiste préféré de la saison 1997-1998 en musique de concert est:

Nom: \_\_\_\_\_

Adresse: \_\_\_\_\_ app. \_\_\_\_\_

Ville: \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_

Code postal: \_\_\_\_\_ Tél. (\_\_\_\_) \_\_\_\_\_

Postez chaque bulletin sous pli séparé à l'adresse suivante: (Règlements du concours disponibles à la même adresse)  
Routier, Scheffer, Therrien, Tourigny, comptables agréés - 4385, rue Saint-Hubert - Montréal (Québec) H2J 2X1  
Les bulletins de participation doivent être reçus au plus tard le 11 novembre 1998.

La Symphonie libre de  
**PHILIPPE LEDUC**  
Les Ailes du Feu

**45 musiciens • 12 choristes**  
ARTISTES INVITÉES:  
Lina Boudreau, Elyzabeth Diaga, Mary-Lou Gauthier

L'événement musical de l'automne. Une épopée symphonique!  
**AU THÉÂTRE CORONA**  
MER. 11 • JEU. 12 • VEN. 13 NOVEMBRE 1998 • 20H  
2490 NOTRE-DAME OUEST • ENTRE GUY ET ATWATER • MÉTRO LIONEL-GROULX • STATIONNEMENT DISPONIBLE  
BILLET EN VENTE AU CORONA (931-2088) ET CHEZ ADMISSION (790-1245)

99.5 cips  
L'ENCRIER  
LE CORONA

SAISON 1998-1999

**I MUSICI de Montréal**  
Yuli Turovsky, directeur artistique

«I Musici, Oui un événement!»  
LA PRESSE, MONTRÉAL

Série  
**Concerts-événements**  
19 et 20 novembre 1998, 20 h

Concerto pour piano no. 15 de Mozart  
Symphonie no. 5 de Schubert  
Cinq danses grecques de Skalkottas  
Hommage à Khachaturian de Mirzozjan

YARDAN MAMIKONIAN

Billletterie  
Billets réguliers: 24 \$  
20 \$ aînés • 10 \$ étudiants  
TAXES INCLUSES

I MUSICI  
982-6038 790-1245

COMMANDETAIRE PRINCIPAL  
NORTEL NETWORKS  
BANQUE LAURENTIENNE  
MUSIQUE  
ARTHUR ANDERSEN  
OGILVY

BOB DYLAN LIVE 1966

## LES ARTS

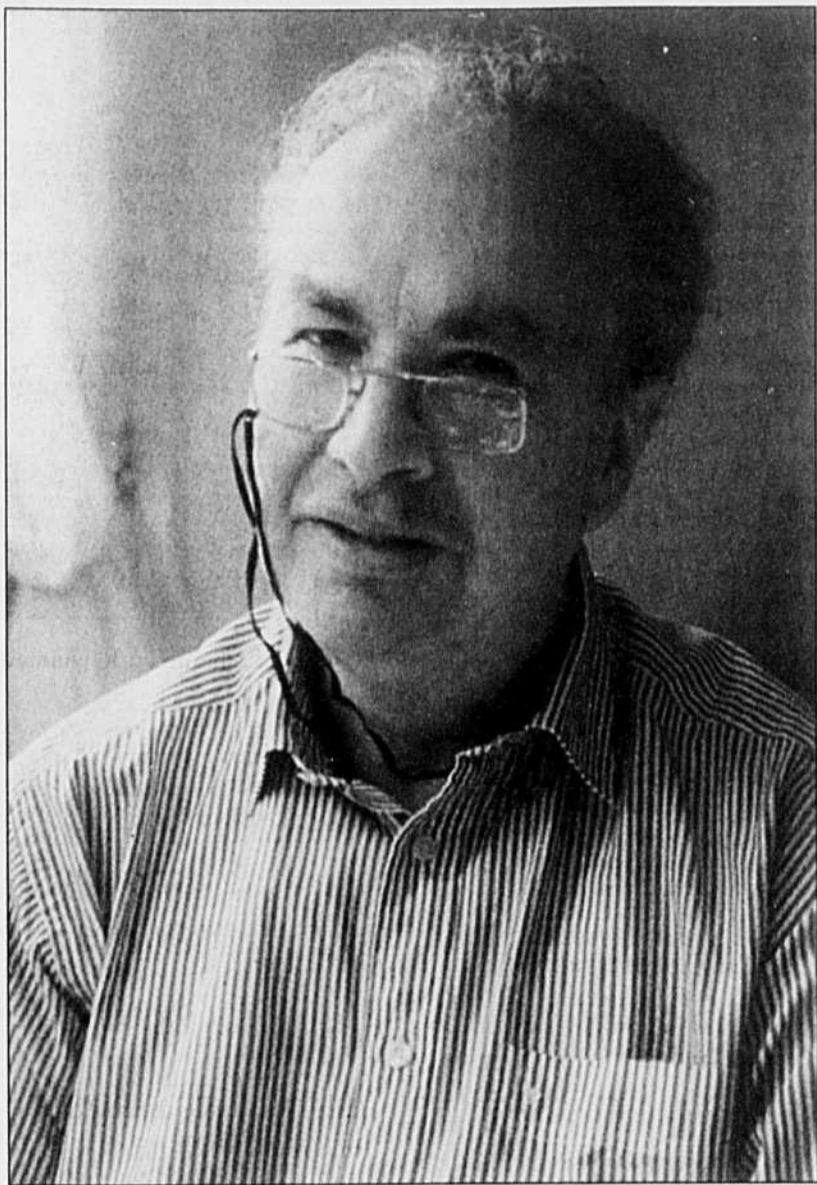
DISQUES CLASSIQUES

## Éclairages divergents

FRANÇOIS TOUSIGNANT

## TERZAKIS — ŒUVRES DE CHAMBRE

Dimitri Terzakis: Quatuor à cordes no 2 (1976-77) et no 3 (1982); Die Tore des Nacht und des Tages, pour voix, clarinette et piano (1987); Sappho-Fragmente pour voix aiguë et Sandouri (1977); Ethos B, pour alto et deux instruments mélodiques (1972); Katawassia, pour six voix à capella (1972); Erotikon, pour soprano, violon, clarinette et violoncelle (1979); Oktoechos, pour clarinette, basson, cor et cordes (1989). Quatuor à cordes de Berne, Quatuor Leonardo, Collegium Vocale Köln, Octuor philharmonique de Berlin et autres solistes variés. Durée: 77 min. 34. Disques cpo 999 572-2



Dimitri Terzakis

tervalles, d'une austérité digne des dernières pages de Beethoven dans le genre et de la rigueur qu'y a manifestée Bartók. Autour d'une note, se dessinent des mélodies de fins «écarts de justesse», alors qu'un discret métronome marque le temps quelques moments. Il reviendra à la fin de la pièce, après une autre brève intervention, pour bien faire comprendre la clôture du discours.

Entre-temps, l'oreille est toujours sollicitée par le charme audible et opérant des couleurs de rencontres harmoniques. Parfois, de brusques élans d'humeur balkaniques viennent tyranniser la mélodie moyen-orientale des cordes. On sent une grande douleur dans cette musique et on ne saurait ne pas y être sensible.

L'autre belle découverte, qui vaut amplement la dépense, c'est *Katawassia*, une sorte de cantate pour deux sopranos, un alto, deux ténors et un baryton, dédiée à la mémoire de Zimmermann. Sous la baguette de Wolfgang Fromme, les compères du Collegium Vocale Köln offrent la meilleure prestation du disque. Il

faut dire aussi qu'ils bénéficient de la meilleure technique d'enregistrement. Comme souvent chez cpo, il s'agit ici d'un «collage» d'enregistrements radiophoniques réalisés en divers moments et qu'on réunit pour le bien du disque et de la diffusion d'une œuvre.

L'inégalité des interprètes crève les oreilles; parfois, on se dit que les moments plus creux de la musique viennent du fait qu'elle est mal jouée. Les partitions de Terzakis ne laissent en effet pas beaucoup d'espace pour tricher ou truquer; leur finesse est irréductible à l'approximation, d'où l'impression de déception. On a néanmoins rencontré un musicien qui a quelque chose à dire, parfois.

## SCELSI — ŒUVRES DE CHAMBRE POUR FLÛTE ET PIANO

Giacinto Scelsi: *Hykos*, pour flûte alto et percussion (1955); *PWYLL*, pour flûte seule; Cinq incantesimi,

pour piano (1953); *Rucke di guck*, pour piccolo et hautbois (1957) *Quays*, pour flûte alto (1954); *Quattro illustrazioni*, pour piano (1953); *Krishna e Radha*, une improvisation pour flûte et piano (1986). Carin Levine, flûtes; Kristi Becker, piano; Peter Veale, hautbois; Edith Salmen, percussion, et le compositeur au piano dans *Krishna e Radha*. Durée: 55 min. 58. Disque cpo 999 340-2

L'univers de l'italien Giacinto Scelsi, celui d'après sa crise en tout cas, baigne dans une autre lumière orientale, plus hindoue celle-là. Chez lui, c'est à partir du son, de sa lumière et de sa vibration que naît la mélodie. Pour bien comprendre le phénomène cher au compositeur, commencez l'écoute avec les *Quattro illustrazioni* (quatre illustrations) pour piano. Dans une très belle prise de son, les résonances de l'instrument, comme leur absence, font vibrer un univers harmonique très influencé encore par l'atonalisme.

D'un son grave s'isolent des harmoniques aigus qui scintillent. Ou encore, des notes s'enfoncent dans le grave pour trouver le son qui les a fait naître. Ou encore une note se démultiplie, s'épaissit en un timbre sombre ou éclatant. En faisant ce tout petit effort d'abstraction, vous pourrez ensuite laisser aller votre imagination et créer l'illustration de votre choix, comme le suggère le titre de la partition.

Poursuivez avec *Ruck di guck*, un amusant et ingénieux jeu entre un piccolo et un hautbois. L'imagination de Scelsi est ici à son meilleur. Il est rare que la musique «contemporaine» soit rigolote, encore moins se le permette. Quand c'est le cas, ça se remarque avec des sourires.

Après, c'est le moment de plonger dans l'exotisme, la magie et le mystère. *Hykos* est tout désigné. La flûtiste Cari Levine est superbement subtile avec son instrument — une flûte en sol, ou flûte alto — pour aller tirer des résonances des gongs et tam-tam les mélodies auxquelles répondent des interventions de blocs variés et colorés. Vous serez conquis par l'univers Scelsi, comme l'ont été tant de compositeurs depuis près d'un quart de siècle.

En prime, pour les amoureux du compositeur, la firme cpo fait un magnifique cadeau: une gravure de l'n-

terprétation faite en 1986 par un Scelsi alors âgé de 81 ans, d'une de ses deux seules improvisations: *Krishna e Radha*. La qualité sonore est piètre et médiocre, voire rudimentairement amateur. On a l'impression d'un document datant du temps des rouleaux de cire et mal nettoyés par les technologies numériques actuelles. Attention cependant, cela reste un témoignage historique. Donc ça n'a pas de prix.

## CASELLA — MUSIQUE POUR PIANO

Alfredo Casella: Neuf Pièces, op. 24; Onze pièces pour les enfants, op. 35; Deux Ricercare sur le nom de B-A-C-H, op. 52. Six études, op. 70. Luca Ballerini, piano. Durée: 70 min. 22. Naxos 8.554009

Un autre Italien. Alfredo Casella fut un compositeur très actif de son vivant, un farouche voyageur européen et grand défenseur de la modernité. C'est lui qui a un peu importé l'expressionnisme allemand en Italie, les nouveautés russes, qui y a fait entrer la «composition avec douze sons n'ayant de rapports qu'entre eux.» Et surtout, en plus de susciter vocations, créations, concerts, il a rédigé un aujourd'hui encore imposant *Traité de l'orchestration*.

On connaît mal sa musique, à part certaines pièces concertantes assez néo-classiques. Quand on se met à l'écoute des *Neuf Pièces* de l'op. 24, la

noirceur de ton et sa profondeur surprennent. Quand on se souvient qu'à l'époque de composition la Grande Guerre grondait, le motorisme de bien des pages rime avec choc à la détresse des autres.

La langue n'est pas des plus originales: on entend les influences, Scriabine en tête avec Debussy. Pourtant un souffle profond emporte ce recueil et on est bien content de posséder un exemplaire de ce qui est probablement le plus important cycle pour piano écrit en Italie dans la première moitié du siècle.

Suivent deux cycles pédagogiques qui peuvent donner des idées pour allonger le répertoire d'études aux pianistes imaginatifs; ils arriveront bien à s'en délecter quelque part, mais le plaisir des doigts n'en procure guère au cœur. N'est pas Chopin qui veut.

Plus connus, les deux *Ricercare sur le nom B-A-C-H* auraient demandé plus d'engagement. Comme c'est un disque économique et que le piano est superbement enregistré, on glisse vite,

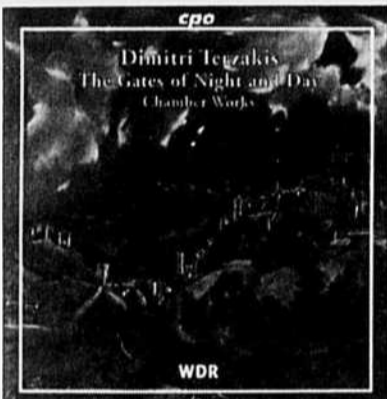


On est parfois découragé tant il y a de compositeurs à découvrir. Ils ne pondent pas toujours des chefs-d'œuvre, mais il leur arrive de nous rendre meilleurs car plus sensibles à certaines particularités inouïes de cet art toujours nouveau qu'est la musique.

Natif de Grèce et après des études réussies au Conservatoire hellénique d'Athènes, Dimitri Terzakis part à Cologne pour travailler avec Bernd Alois Zimmermann. De lui, il retiendra un amour de la combinatoire des formes et des genres si chers au compositeur de *Die Soldaten*. Rompant avec l'harmonie sèche et (volontairement souvent) non caractérisée du style avant-garde des années cinquante et soixante, il se tourne vers la mélodie, son intuition toute guidée par un amour du folklore oriental de la Grèce, des rythmes balkaniques et des couleurs égéennes.

Le programme présenté ici est très très long, l'écoute complète du disque finit par lasser; il faut prendre cette musique à petites doses, mais on y entend des choses étranges. J'en tiens comme preuve la plus réussie et fascinante inscription au programme: le deuxième quatuor à cordes.

Il s'agit en fait d'une longue étude en quarts de tons et autres micro in-



Découvertes du Monde Bell

# WOFA

PERCUSSIONS ET DANSES DE GUINÉE

L'art africain à son meilleur! Maîtres du wassakhoumba

« Des instruments fascinants à voir et à entendre. (...) Énergie, spontanéité, effets spectaculaires et savoir-faire! » Los Angeles Times

**Aujourd'hui!**

Billets: **987-6919** Samedi 7 novembre 1998 - 20 h  
Matinée pour la famille à 13 h 30

Centre Pierre-Péladeau  
300, boulevard de Maisonneuve Est

Votre don  
In memoriam,  
faites-le entre deux  
battements de cœur.  
C'est facile,  
l'instant d'un  
coup de fil...

Tél.: (514) 871-1551  
ou 1 800 567-8563

et nous enverrons  
une carte  
à la mémoire  
de l'être cher.



# N.B.

À LA  
CHAÎNE CULTURELLE FM  
DE RADIO-CANADA

Radio-Canada.ca/infoculture

Hommage à Gershwin: *I Got Rhythm!* à RADIO-CONCERT en direct du Centre Pierre-Péladeau avec Raneé Lee et son orchestre de jazz. Nanette Workman et John Labelle chanteront Gershwin avec la complicité des pianistes Mimi Blais, Louise-Andrée Baril et Yvon Bellemare, du clarinettiste David Veilleux et du violoniste Stéphane Allard.  
Anim. Françoise Davoine  
Réal. Odile Magnan  
Lundi à 20 h

RADIOFICTION EN DIRECT du Cégep de Maisonneuve à Montréal présente *Y ment*, texte et musique de Dan Bigras. Avec Mario Saint-Amand, Céline Bonnier, Yvan Ponton, Julien Poulin et Luc Morissette. Une histoire dérangeante où vous suivrez Chico dans le dédale tortueux de sa vie. Coproduction des

Productions Pascale Graham et de la Chaîne culturelle avec la collaboration du ministère de la Culture et des Communications et de la SODEC.  
Réal. Line Meloche  
Lundi à 22 h

LE RÉCIT DU MERCREDI propose un beau texte sur la laideur: *Parcours d'une laide*, de Claudine Paquette, interprété par Micheline Poitras. Une révélation du Festival des courtes pièces de 1998 du Nouveau Théâtre expérimental.  
Réal. Jean Gagnon  
Mercredi à 22 h 30

Le violoniste Martin Chalifour et l'Orchestre symphonique du Saguenay-Lac-St-Jean sous la direction de Jacques Clément interprètent le *Concerto pour orchestre op. 77* de Tchaïkovski.

Également au programme *Ouverture Prométhée* de Beethoven et la *Symphonie Écossaise* de Mendelssohn.  
Anim. Line Boily  
Réal. Jean-Marc Gagnon  
Vendredi à 20 h

La Chaîne culturelle propose une série de spectacles enregistrés au Festival international de musique actuelle de Victoriaville en mai dernier: Interférence sardines (13 nov.), Matthew Shipp Trio (14 nov.) et Marilyn Crispell, Fritz Hauser, Joëlle Léandre, Urs Leimgruber (15 nov.)  
Réal. Hélène Prévost  
21 h 30

101,9 ALLARDVILLE • 100,9 CHICOUTIMI • 95,3 LAMÈQUE • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 SHERBROOKE • 90,3 TORONTO • 104,3 TROIS-RIVIÈRES

# Michel Faubert

Gagnant au XX<sup>e</sup> Gala de l'ADISQ

L'Écho des bois  
Album Folk de l'année

Michel Faubert

LE PASSEUR

Les Productions Mille-Pattes  
www.millepattes.com

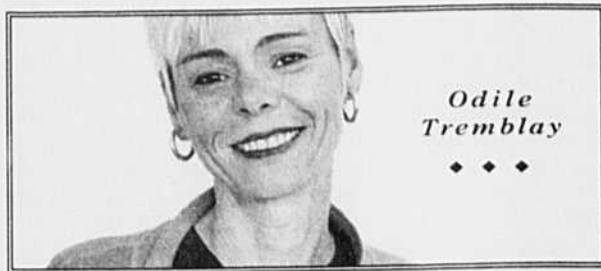
LES ARTS

# Guidounes culturelles

Ça a commencé comme toute bonne campagne promotionnelle par une petite affiche expédiée via le réalisateur de l'émission aux chroniqueurs du secteur: «Étes-vous une guidoune culturelle?» Ce genre de question imprimée noir sur blanc produit son effet hilarant. Nul journaliste culturel digne de ce nom n'ignore en son for intérieur être un peu guidoune sur les bords, attelé à la roue de la plogue pour le spectacle, le film, le livre de la semaine, rivié au téléphone à la voix des attachés de presse qui réclament haut et fort la une du cahier des Arts en guise de publicité gratuite pour leur poulain et renâclent devant un refus. Guidoune culturelle? You Bet! Mon collègue Stéphane a même collé l'affichette en question sur le mur à titre de griffe-conscience aux masos du secteur. Souvenez-vous de votre rôle promotionnel ici-bas, mes frères... Ou bien, brisez vos chaînes, envoyez balader tout ce beau monde et défrichez des terres nouvelles.

Après l'affiche vint le produit, une cassette du radio-théâtre de Pierre Falardeau *Le Souper*. Précisons que l'émission sera diffusée au réseau FM de Radio-Canada, à 19h30 le 15 novembre prochain. Hélas! il sera peu question des journalistes. Falardeau au injurie notre engorgement et en vrac, mais sans développer le sujet. Il y aurait eu pourtant tellement à dire... «Ce sera pour une prochaine fois», me promet-il au téléphone. J'espère bien.

De quoi parle donc notre pamphlétaire national dans cette émission? De pub: ceux qui en tournent, ceux qui jouent dedans, ceux qui refusent d'y toucher de peur de se salir les mains. De télé aussi, grosse machine à manipulations collectives. Pas de dérapages majeurs à l'encontre de la précédente dramatique radio de Falardeau *Le Cauchemar*, si violemment sexiste. On est entre copains qui s'aiment bien mais ne mangent pas le même pain culturel, même s'ils doivent un unique chevreuil à une table commune. Les convives sont polis, pas d'accord entre eux, cy-



Odile Tremblay

niques ou pas, sans trop de nuances, mais polis. Un débat civilisé en somme avec la couleur Falardeau.

Lors d'un souper entre amis, trois voix s'expriment. La source d'inspiration est une discussion entre Pierre Falardeau, Jean-Claude Lauzon et Julien Poulin. Falardeau vous dira qu'il s'agit d'une pure fiction, non d'un documentaire, avant d'avouer avoir puisé à lui-même et aux deux autres, en ajoutant ça et là des réflexions entendues ailleurs. Mais pour Lauzon, impossible de s'y tromper. Pas très maquillé qu'il est, le défunt cinéaste qui ne tourne plus que des films publicitaires en fin de parcours et vante ici, à travers la voix de Jacques L'Heureux, l'argent vite fait qui n'a pas d'odeur mais aide à payer l'avion, le bois, la paix. «Le cinéma c'est un produit comme les hamburgers», dira son personnage. «La tève, ça sert juste à vendre des spectateurs à des annonceurs.»

Ajoutez un Roger Léger peu ou prou dans la peau de Julien Poulin trouvant bien désagréable d'avoir à s'emmerder à des auditions de pub, mais que voulez-vous? Quant à Falardeau, il s'incarne lui-même: cinéaste rejeté par les institutions, refusant de tourner des films publicitaires comme le fait son copain. Suivra son lamento habituel contre les 200 bureaucrates qui se mêlent des scénarios. Air connu, déjà développé dans *Le Cauchemar*. L'ombre des Patriotes rejetés par Téléfilm passe.

Ce qui sonne plus neuf, c'est tout le débat autour de la putasserie culturelle. Et on s'étonne de trouver ça neuf, tant c'est vieux. Il y a quinze ans, vingt ans, ce genre de discussions roulait ferme. Plusieurs réalisateurs et comédiens refusaient le moindre contact avec une annonce de coke ou de déodorant. Aujourd'hui... chacun a mis de l'eau dans le vin. Quand Falardeau dans l'émission proclame qu'il aime mieux crever que de faire de la pub, on se dit que ça fait des lunes et des soleils que ce discours-là n'a plus la cote. Qui songerait encore à reprocher quoi ce soir à des artistes adhérant des choses qu'ils détestent pour gagner leur croûte? Personne. Il faut bien vivre, après tout. On l'a tous compris. L'heure n'est plus aux débats d'opinions. C'est un peu triste d'ailleurs. En fait, ça rend le paysage monotone.

«Jvas pas me mettre à faire ce que j'ai dénoncé pendant trente ans», lance Falardeau dans la dramatique.

— «Lâche-nous avec l'honnêteté. Tu sonnes comme un curé. C'est fini, tout ça», lui répond le cinéaste.

Ça ne me dérange pas que Falardeau joue au pur à travers cette émission, même s'il s'en défend en affirmant que la pureté et la dureté n'ont rien à voir là dedans, que la vie est juste trop courte en somme. De toute façon, il n'en tourne pas de films publicitaires, Falardeau. Il a bien le droit de défendre quelques principes sur la question. Ce qui me dérange, c'est que ça prenne Falardeau avec ses sacres et ses sabots pour appuyer tout seul cette position-là. Quand il dit: «On n'est pas là pour faire des jolis films, mais pour parler de la vie», ça me plaît. Ce n'est pas que les autres points de vue ne se défendent pas: le cash, la nécessité pour un comédien de se déguiser en chip ou en bouteille de ketchup pour vivre, celle pour un cinéaste d'oublier le rêve des grandes œuvres pour filmer une annonce de bagnole et faire la passe avec ça. Mais il n'y a plus grand monde pour se cramponner à des positions résistantes. Ça, c'est sûr.

Au moins, Falardeau, il s'indigne encore. Sans les gants, mais en ramenant les questions de principes sur le tapis. Guidounes culturelles? Ben oui! Tout le monde défend des produits jetables en appelant ça de la culture. Culture: les mauvais téléromans. Culture: les films québécois qui copient les recettes des autres. Culture: les plus insignifiantes chansons qui font rimer amour et toujours. En autant que ça soit en français, on s'enrobe dans le drapeau de la fierté nationale et on s'exclame. Surtout si ça pogne à l'étranger.

Au téléphone, Falardeau me dit qu'il ne veut pas tomber dans le discours de la nostalgie, mais qu'au temps de sa jeunesse, les gens avaient des attentes autour des nouveaux films de Groulx, d'Arcand, de Perrault, des œuvres qui se voulaient davantage que des produits. Il se rappelle aussi qu'en chanson, les Vigneault, Leclerc roulaient quand même dans un autre registre qu'Isabelle Boulay et Céline Dion; il trouve qu'aujourd'hui, on mélange tout.

Il n'a pas tort là dessus. Il fallait voir dimanche dernier, au gala de l'ADISQ Jean-Pierre Ferland plus flagorneur que jamais s'extasier devant la plus belle, la plus extraordinaire, la plus grande artiste québécoise du siècle. La plus célèbre, oui, avec une voix, oui, mais quand même feu Pauline aurait pu lui donner des leçons de grandeur à Céline Dion. Je ne sais pas si elle est vraiment simple d'ailleurs ou si elle fait le coup de la simplicité qui grandit les stars, mais je sais que tout le monde lui baise les pieds en s'extasiant qu'elle daigne encore se croire Québécoise et jouer à la Mômman. Peut-être que le seul vrai point commun entre Félix Leclerc et Céline Dion, finalement, c'est que les deux ont eu besoin d'un label de qualité estampillé à l'étranger pour que le Québec s'agenouille devant eux, à coups d'homages et d'émissions spéciales, toutes guidounes culturelles unies.

MUSIQUE

## Un Don Carlo pour les oreilles

Richard Margison trouve plus angoissant («nerve racking») de faire la promotion de CD collé à des fans — ce fut le cas à Montréal le 29 octobre chez un disquaire — que de se produire sur scène toute une soirée! Sans boudier le contact rapproché avec les mélomanes, il prend soin en entrevue de les convier tous à un régal «auditif tout autant que visuel». À compter de ce soir (Salle Wildrid-Pelletier), l'Opéra de Montréal offre six représentations de *Don Carlo*, de Giuseppe Verdi, avec Margison dans le rôle titre.

CLÉMENT TRUDEL  
LE DEVOIR

Opéra et littérature font bon ménage. Benjamin Britten a puisé ses livrets dans Shakespeare, Henry James, Thomas Mann et Melville. Puccini, pour *Gianni Schicchi*, gardait en mémoire un personnage de *L'Enfer*, de Dante (c'est dans cette œuvre que Margison a joué la dernière fois avec l'Opéra de Montréal, en 1991).

*Don Carlo*, de Verdi, emprunte son intrigue à Schiller et nous restitue les tribulations de l'héritier au trône d'Espagne sous Philippe II. Le trône et l'Inquisition contribuent à la mort de Don Carlo, partisan de la liberté de la Flandre que Charles-Quint et Philippe II tiennent sous le joug.

C'est cependant à Rimbaud et à son poème *Voyelles* que m'a fait penser Margison en vantant la manière experte qu'a Léopold Simoneau — qui lui sert de guide chaque fois qu'il travaille *Werther*, *Carmen*, des chansons de Duparc ou d'autres parties du répertoire lyrique — d'introduire de «merveilleuses couleurs dans les voyelles» lorsqu'il s'agit de polir en français une aria.

C'est en français que Verdi a d'abord donné *Don Carlos*, à Paris en 1867, avec ballet... une représentation de cinq heures! Même s'il dit préférer

l'original français — une langue qui a son élégance propre — Margison a enregistré récemment, sous la direction de Haitink (Covent Garden) le livret italien, d'une durée 3h28, sur étiquette Philips (dans *Le Devoir* du 31 janvier 1998, François Tousignant en faisait l'éloge).

Bien qu'il trouve flatteur qu'on compare à Londres — où il débutait en 1990 — sa voix à celle du ténor Jon Vickers qui y avait fait ses débuts dans le même rôle de Riccardo (*Un bal masqué*, de Verdi) 32 ans auparavant (!), Margison préfère être jugé sur «ce que je suis», mais «il semble que l'on doive avoir recours à des comparaisons pour estimer la place que vous occupez.»

Itinéraire chargé

Cet artiste de 45 ans, né à Victoria, est féru d'histoire. Il ne manque pas, dans ses tournées en Europe notamment, d'évoquer les péripéties que tel ou tel lieu rappelle aux connaisseurs d'opéra, un genre qui a pu toutefois déformer maints faits historiques. Verdi a dû lui-même louvoyer devant la censure qui lui interdisait de mettre en scène un régicide, dans *Un bal masqué* dont l'intrigue se déroulait en Suède; il dut transposer les scènes et en faire un drame bostonien!

Richard Margison concède que d'avoir joué quelque temps au théâtre

lui confère un atout additionnel sur scène. Le fait d'avoir tenu le même rôle cinq ou six fois, comme pour *Don Carlo*, peut aussi lui procurer une assurance, laquelle ne doit pas l'empêcher de participer aux trouvailles que chacune des productions autorise en raison du dispositif scénique renouvelé ou d'une vision particulière du directeur de la production.

Humblement, Margison avoue que sa voix ne convient pas — «n'a pas la qualité requise, pour l'instant» — au répertoire wagnérien «où je ne me précipite pas», mais il rêve un jour de camper *Lohengrin*. Pour les rôles où il excelle — dans *Il Trovatore*, *Mefistofele*, *Carmen*, *Tosca*, *Madame Butterfly*, et d'autres, il pourrait énumérer jusqu'en 2002 ses engagements, mais se limite à indiquer les prochaines es-

cales, une fois terminé *Don Carlo* pour ce public montréalais qu'il qualifie de «merveilleux, très passionné, un public assimilable à celui d'Europe»: Chicago, New York, puis la Canadian Opera Company de Toronto, Sidney (Australie), San Francisco, etc.

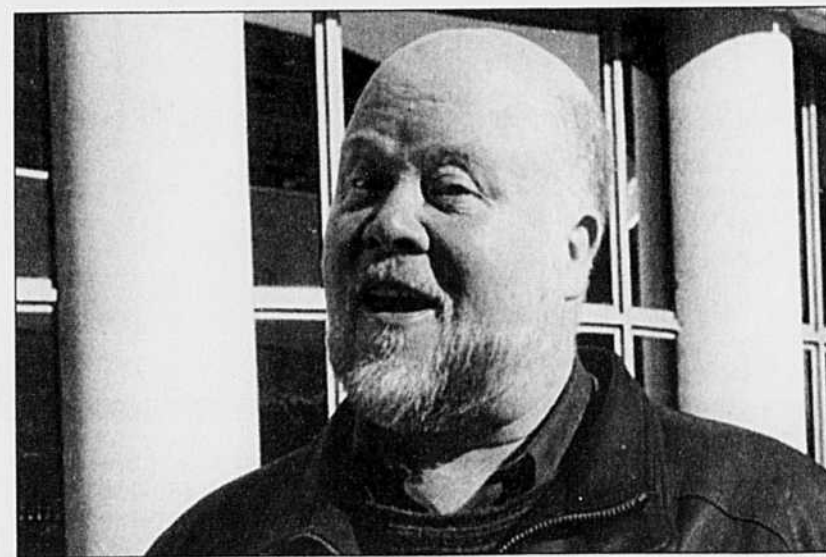
En passant, il dira la sensation forte que procure, par exemple, la participation à des premières canadiennes — ce fut le cas pour deux premières de Leonós Janacek, en 1986 et en 1989, avec *From the House of the Dead*, où la partie chantée ne se prête nullement aux numéros de bravoure individuelle, et *Makropoulos Case*.

Il fut inévitablement question, lors de cette brève rencontre dans les bureaux de l'OdeM, du projet de salle d'opéra pour Toronto: «Un chantier qui s'impose — long overdue — jés-

père qu'il se réalisera.» La prudence marque forcément les propos d'un artiste appelé à donner maints concerts-bénéfiques et à prendre en compte la vague des compressions budgétaires sous toutes les latitudes.

Margison n'a que louanges à l'endroit de son professeur Simoneau, dont il a repris le répertoire de duos d'amour. Lyne Fortin remplaçant cette fois sur CD la partenaire et épouse de Simoneau, Pierrette Alarie. Lui-même sera-t-il tenté un jour d'ensei-

gner? «Ce que je ferais, c'est sans doute d'aider de jeunes chanteurs à se sentir plus à l'aise» dans leur rôle de chanteurs, «mais l'enseignement suppose une sphère technique qu'il me serait difficile de transmettre», un lien à faire entre l'acquisition d'une technique et la vie réelle. «Le pas à franchir pour évoluer sur scène» est ardu, ou que ce soit en Occident; Margison ferait confiance à la dynamique d'un chacun pour rendre «musicalement agréable» l'indispensable technique.



Richard Margison

JACQUES GRENIER LE DEVOIR



Les Radio Concerts du Centre Pierre-Péladeau

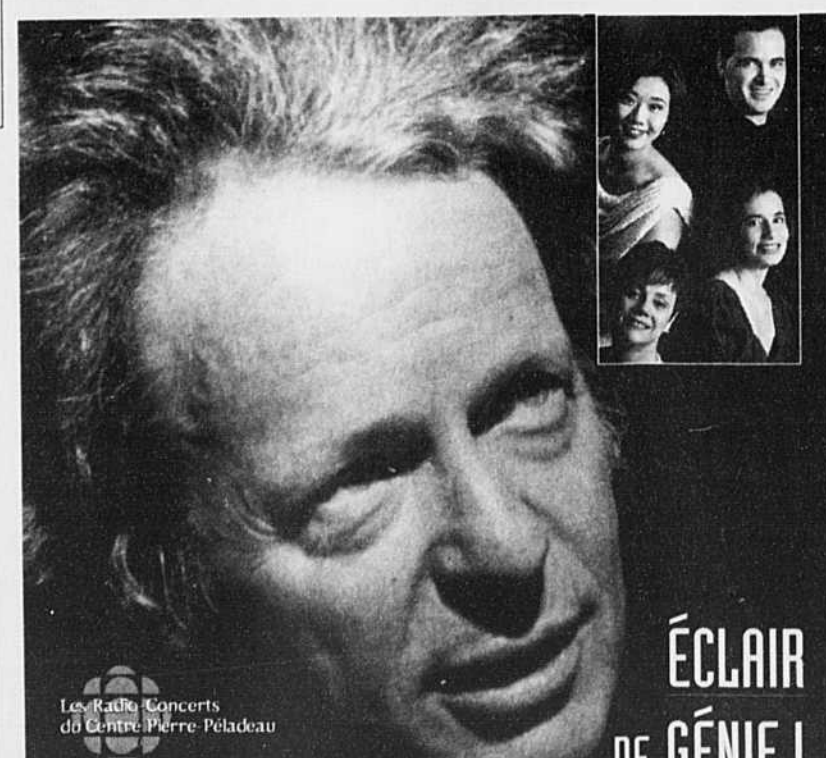
I Got Rhythm!

HOMMAGE À GERSHWIN

Accompagnés de 12 musiciens  
Ranee Lee, Nanette Workman et John Labelle  
interprètent les immortelles de Gershwin  
Mise en scène: Denise Guilbault • Scénographie: Michel Robidas

Lundi 9 novembre 1998 - 20 h Billets: 987-6919

chaîne culturelle Desjardins Centre Pierre-Péladeau Salle Pierre-Mercure 300, boul. de Maisonneuve Est



ÉCLAIR DE GÉNIE!

ANTON KUERTI ET LE QUATUOR ARTHUR-LEBLANC

Anton Kuerti se joint au Quatuor Arthur-LeBlanc l'espace d'un moment musical privilégié: le célèbre *Quintette op. 44* de Shumann.

«Insurpassable demeure le seul mot pour traduire le jeu éblouissant de Kuerti.» High Fidelity

Le Quatuor Arthur-LeBlanc «...sens marqué du lyrisme, cohésion exemplaire, un équilibre raffiné.» The Daily Gleaner

Lundi 23 novembre à 20 h Billetterie 987-6919

chaîne culturelle Centre Pierre-Péladeau Salle Pierre-Mercure 300, boul. de Maisonneuve Est Desjardins La Scena Musicale

**Société Pro Musica**  
9 novembre 1998, 20 h  
**LES VIRTUOSES DE VIENNE**  
10 premiers pupitres du Philharmonique de Vienne

Quatuor pour cordes et flûtes en ré majeur, K. 285, de Mozart  
Quatuor pour cordes et hautbois en fa majeur, K. 370, de Mozart  
Pastorale, Grave et Fandango en ré majeur, de Boccherini  
Octeur en fa majeur, D. 803, de Schubert

Renseignements: Pro Musica (514) 845-0532  
Billets: 25 \$ (partierre); 20 \$ (rangée C D E, corbeille); 10 \$ (étudiants)  
Taxes incluses, redevance en sus.

chaîne culturelle Radio-Canada

Théâtre Maisonneuve Place des Arts Réservations téléphoniques: (514) 842-2112 Redevance de 1,25 \$ (+ taxes) Frais de service sur tout billet de plus de 10 \$

En Concert **Angèle Dubeau**  
La Pieta

Berceuses & Jeux Interdits  
Lullabies and Forbidden Games

«...précision d'attaque, qualité du jeu d'ensemble et énergie, fougue, présence... Le sourire des musiciennes est contagieux, d'autant plus qu'il passe tant par la bouche que par les oreilles...» Le Devoir

ANALEKTA Le nouveau disque est disponible en CD & cassette - ref: AN 8717

18 Novembre 98 à 20h 00  
billets \$26 plus taxes et remises \$12 (étudiants)

Centre Pierre-Péladeau Salle Pierre-Mercure  
300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal  
rue Sanguinet / Berri-UQAM  
Billets: 987-6919 / Admission: 790-1245

PHARMAPRIX